
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01445773 3

I

85

LES VISAGES

Pièce en trois actes, représentée pour la première fois à Bruxelles, au théâtre du Parc, le 5 mai 1922.

Il a été tiré de ce volume
15 exemplaires de luxe,
sur papier de Hollande à la cuve
Van Gelder Zonen,
numérotés de 1 à 15.

GUSTAVE VANZYPE

LES VISAGES

PIÈCE EN TROIS ACTES



BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, EDITEURS

—

1922

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRES BOURGEOISES, *contes.*
ROMANESQUE, *nouvelles.*
CLAIRE FANTIN, *roman.*
L'INSTINCT, *contes.*
NOS PEINTRES, *trois volumes illustrés.*
LA RÉVÉLATION, *roman.*
EUGÈNE LAERMANS, *un volume illustré.*
VERMEER DE DELFT, *un volume illustré.*
FRANZ COURTENS, *un volume illustré.*
ALPHONSE ASSELBERGS, *un volume illustré.*
LES HÔTES DU SOIR, *un volume de contes.*

L'ENFANT, *pièce en trois actes.*
LA GÊNE, *trois actes.*
LE GOUFFRE, *trois actes..*
L'ÉCHELLE, *trois actes.*
TES PÈRE ET MÈRE..., *trois actes.*
LE PATRIMOINE, *trois actes.*
LA SOUVERAINE, *trois actes.*
L'AUMÔNE, *quatre actes.*
LES ÉTAPES, *trois actes.*
LES LIENS, *trois actes.*
LES SEMAILLES, *trois actes.*

DISTRIBUTION :

HEURTEAUX, médecin.
VALIN, sculpteur, son ami.
LATIÉE, homme de lettres
DUBUIS, un malade.
THÉRÈSE HEURTEAUX.
JANINE.
Une servante.

PREMIER ACTE

Un salon élégant et sévère. — Au fond, une porte matelassée. — A droite, une baie ouvrant sur un autre salon.

—

SCÈNE PREMIÈRE

VALIN, JANINE.

—

(*Valin est assis dans un fauteuil. Il lit distraitement. Janine entre.*)

VALIN, *se levant.*

Ah ! Janine... c'est vous...

JANINE.

Vous êtes là...

VALIN.

Je vous espérais.

JANINE.

Vous saviez donc ?

VALIN.

Quand il s'agit de vous, je devine. (descend)

JANINE.

Dites que vous m'épiez.

VALIN.

Oh ! Janine.

JANINE.

Et votre surveillance m'énerve.

VALIN.

Je sais. Je sais que je vous déplais.

JANINE.

Ce qui me déplaît, c'est de me sentir espionnée.

VALIN.

Le vilain mot ! Espionnée ! Par moi !... Vous savez bien que je suis incapable...

JANINE.

Peut-être...

VALIN.

Et je sais bien, moi, que je n'ai aucun droit...

JANINE.

Vous êtes bien bon de le reconnaître.

VALIN.

Qu'une longue et patiente admiration, une tendresse timide et résignée ne donnent aucun droit...

JANINE.

Vous n'allez pas recommencer !

VALIN.

Non. Rassurez-vous.

JANINE.

Non... Mais vous êtes là. Vous êtes là chaque fois que je viens dans cette maison. C'est obsédant !

VALIN.

Cette maison, vous le savez, est un peu la mienne. Chez Heurteaux, je suis presque chez moi. Heurteaux est mon ami depuis plus longtemps encore que sa femme n'est votre amie.

JANINE.

Et vous en profitez pour...

VALIN.

Pour vous voir passer, simplement.

JANINE.

Par hasard.

VALIN.

Il y a huit jours...

JANINE.

Vous étiez là, par hasard encore...

VALIN.

J'ai entendu Heurteaux vous dire de revenir aujourd'hui. Et comme je sais que vous passez par ce salon pour éviter l'antichambre encombrée et ne pas attendre...

JANINE.

De sorte que je ne pourrai plus venir chez mon médecin sans...

VALIN.

Sans me rencontrer. C'est encore trop, Janine?

JANINE.

C'est en tout cas tout à fait inutile. Cela vous amuse?

VALIN.

Non, ce n'est pas inutile, puisque je vous vois et que cela m'est nécessaire.

JANINE.

Soit. Regardez-moi. Je ne puis vous en empêcher.

VALIN.

Vous êtes belle!

JANINE.

N'est-ce pas? On me l'a fait remarquer déjà.

VALIN.

Vous êtes belle?

JANINE.

Très original, ce que vous dites là.

VALIN.

Vous êtes belle!

Janine s'est assise. Elle ne répond pas.

VALIN.

Vous êtes malade, Janine?

JANINE.

Moi? Pourquoi? Ai-je l'air d'être malade?

VALIN.

Ces visites régulières à Heurteaux, dans son cabinet?

JANINE.

Rien. Presque rien...

VALIN.

Ah!... *(Un silence. Valin s'approche d'elle).* Janine, vous ne viendrez décidément plus poser chez moi?

JANINE.

Non. C'est trop long. Et vous m'ennuyez.

VALIN.

Mais pourquoi? Vous n'avez rien à redouter. Mon amour, vous le savez bien, est un amour sans audace.

JANINE.

Mais verbeux.

VALIN.

L'amour d'un homme qui se sait sans séduction. Je vous ai promis...

JANINE.

Oh! Je ne redoute rien!... C'est peut-être pour cela que vous m'ennuyez et que je ne viens pas. J'aime certains périls.

VALIN.

Janine!

JANINE.

Eh! oui. C'est trop simple. C'est trop facile. C'est sans danger, vous l'avez dit. Et puis, vous me paraissez ne pas comprendre, ne pas éprouver la beauté dont vous parlez trop.

VALIN.

Je ne comprends pas la beauté, Janine? Moi qui me désespère devant l'œuvre demeurée, par votre faute, inachevée, moi qui depuis des mois ne vis que pour elle, par elle!...

JANINE.

Pour elle, précisément : pour le marbre, pour la splendeur que vous créez, pas pour celle que j'apporte et qui ne lui ressemble pas. J'ai l'orgueil d'être belle sans retouches, Valin.

VALIN.

Ne vous ai-je pas faite comme...

JANINE.

Vous m'avez faite autrement. C'est impertinent.

VALIN.

J'ai voulu que vous fussiez plus...

JANINE.

Plus quoi?

VALIN.

Je m'exprime mal. Je veux dire...

JANINE.

Vous vous exprimez très bien. Il y a longtemps que j'ai compris. Vous voulez plus noble et plus pur, n'est-ce pas? Vous dressez devant moi, d'après moi, une image qui prétend me surpasser, qui m'humilie.

VALIN.

C'est l'art cela, Janine. Le rêve...

JANINE.

Je n'aime pas le rêve entre moi et les yeux qui me regardent. Et je veux que l'œuvre, ce soit moi. On ne rêve pas, devant une femme, à autre chose qu'à elle-même.

VALIN.

Janine, je vous en supplie, revenez. C'était le chef-d'œuvre certain. C'était le triomphe de mon art, et celui, tout de même, de mon pauvre amour, de mon humble amour qui ne vous demandait rien d'autre, qui ne vous demandera rien. Revenez. Le marbre ne sera pas, il ne pourrait pas vous être supérieur. C'est impossible. Il ne peut pas vous humilier. Revenez, Janine... C'est si triste! C'est si triste chez moi, cette incomplète évocation en laquelle votre beauté

n'apparaît que pour fuir, surgit pour me frôler, m'affoler, me défier, et disparaître, comme en ma vie. Je vous en... (*Il se tait en apercevant Heurteaux qui ouvre la porte du fond.*)

—

SCÈNE II

JANINE, HEURTEAUX.

—

HEURTEAUX.

Bonjour, madame. Je suis à vous.

JANINE.

Bonjour, Docteur.

HEURTEAUX.

Je vous ai fait attendre. Excusez-moi. J'avais un malade.

JANINE.

Valin m'a tenu compagnie. Il raconte des choses amusantes. Il est fort drôle.

VALIN, *souriant.*

Ma mission est terminée.

(Il sort. Heurteaux s'approche de Janine et lui prend les mains.)

HEURTEAUX.

J'étais impatient!... Pourquoi ne m'as-tu pas écrit hier?

JANINE.

Mais je devais te voir aujourd'hui.

HEURTEAUX.

Tu m'avais promis...

JANINE, *riant*.

Je ne te promets rien : je te donne.

HEURTEAUX.

Qu'as-tu fait de toute cette journée sans moi? Toute cette journée!...

JANINE.

Attends, je me confesse : d'abord, en me levant, j'ai mis mon kimono rose. Mais j'ai pensé à toi : je l'ai enlevé, je me suis regardée dans la glace. Puis...

HEURTEAUX.

Tais-toi!... Tu m'as manqué! Une journée sans toi!... C'est une journée que tu occupes tout entière, quand même. Et c'est intolérable. Tu es présente, je t'entrevois, je te vois, tu disparais, je t'appelle... Oh! j'ai besoin de toi. Tu m'aimes?

(Il l'embrasse.)

JANINE.

Il me semble.

HEURTEAUX, *se dirigeant vers son cabinet.*

Viens...

(Au moment où ils vont sortir, paraît Thérèse.)

—

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

—

THÉRÈSE.

Henry...

(Heurteaux et Janine se retournent.)

JANINE.

Bonjour, Thérèse.

THÉRÈSE.

Bonjour, Janine.

JANINE.

Tu vas bien?

THÉRÈSE.

Très bien, merci. Et toi?

JANINE.

A merveille. C'est ton mari qui veut que je sois malade... Il ne convainc personne.

THÉRÈSE.

Henry, j'apportais...

(Elle lui tend un petit étui.)

HEURTEAUX.

Ah! oui. J'allais te le faire demander. Je te remercie. A quatre milligrammes?

THÉRÈSE.

A quatre milligrammes.

HEURTEAUX.

Tu as surveillé toi-même?

THÉRÈSE.

Oui. Sois tranquille. J'ai fait la préparation.

JANINE.

Alors, garçon de laboratoire?

THÉRÈSE.

Pour te servir.

HEURTEAUX, *à Janine.*

Voulez-vous venir?

JANINE, *à Thérèse.*

Tu permets?

THÉRÈSE.

Je t'en prie.

JANINE, *suivant Heurteaux, à Thérèse.*

Je te reverrai ?

THÉRÈSE.

Sans doute.

(Heurteaux et Janine entrent dans le cabinet.)

—

SCENE IV

THÉRÈSE, seule, puis VALIN.

—

(Thérèse demeure immobile, le regard fixé sur la porte du cabinet de travail. Après quelques instants, elle porte la main à ses yeux dans une attitude de recueillement douloureux. Puis elle va vers une glace et se regarde longuement.)

THÉRÈSE *(bas, dans un gémissement).*

Elle est belle!... Elle est belle!...

VALIN, *entrant.*

Thérèse, vous êtes là...

THÉRÈSE.

J'ai apporté à Henry la préparation...

VALIN.

J'avais oublié un livre.

(Un silence.)

VALIN.

Croyez-vous qu'il s'en serve pour elle?

THÉRÈSE.

De quoi? Pour qui?

VALIN.

Pour Janine... De cette préparation...

THÉRÈSE.

Je ne sais pas.

VALIN.

Elle est encore là?

THÉRÈSE.

Oui.

VALIN.

Vous l'avez vue?

THÉRÈSE.

Oui.

(*Un silence. Tous deux demeurent immobiles, regardant la porte.*)

VALIN.

Croyez-vous qu'elle soit sérieusement malade.

THÉRÈSE, *distraite.*

Elle?

VALIN.

Janine.

THÉRÈSE.

Elle doit l'être, puisque Henry…

VALIN.

Oui, c'est vrai. Pourtant il ne semble vraiment pas…

THÉRÈSE.

Elle est si belle, n'est-ce-pas?

VALIN.

Elle… elle est belle, oui.

THÉRÈSE.

Pourquoi hésitez-vous à le dire, Valin? C'est si évident, si superbement, si cruellement évident!

VALIN.

Je n'…

THÉRÈSE.

Et pourquoi, comme moi, demeurez-vous ici, à attendre… à attendre quoi?

VALIN.

Je n'attends rien. Je vous l'ai dit : je venais chercher le livre que j'avais oublié.

THÉRÈSE, *doucement.*

Non. Non, Valin, non. Elle est belle… et vous avez peur…

VALIN.

Peur? De quoi?

THÉRÈSE.

Et j'ai peur, moi aussi, Valin.

VALIN.

Thérèse, voyons, qu'imaginez-vous?

THÉRÈSE.

Vous avez peur.

VALIN.

Vous vous trompez. Je n'ai pas peur. C'est vrai : ce n'est pas pour ce livre que je suis revenu. Je sais qu'elle est là. J'ai pensé que sans doute elle repasserait par ce salon, que peut-être je la reverrais, que peut-être...

THÉRÈSE.

Vous l'aimez...

(Valin fait un geste désespéré.)

THÉRÈSE.

Vous l'aimez, n'est-ce pas?

VALIN.

Je ne sais ce qu'il faut vous répondre.

THÉRÈSE, *doucement.*

Elle est si belle!...

VALIN.

Je ne sais ce qu'il faut vous répondre. Je lui dis, à elle, que je l'aime. Je suis sincère. Et en vous disant à vous que je l'aime, il me semble

que les mots n'ont plus le même sens ; ils ne sont plus justes, ils me blessent et je crains qu'ils ne vous offensent.

THÉRÈSE.

Oh ! ne craignez pas.

VALIN.

Devant vous, j'ai honte de l'aimer. Il me semble que je suis lâche, et que je vous manque de respect, à vous et à toutes celles qui méritent vraiment l'hommage...

THÉRÈSE.

Elle est si belle !... Cela compense tout.

VALIN.

Il faut me pardonner, Thérèse...

THÉRÈSE.

Vous pardonner quoi ?

VALIN.

Cet asservissement dont je rougis. Elle est belle. Voilà. Et je suis un artiste. La beauté, c'est mon labeur et mon but. Hélas ! je dois garder les yeux obstinément attentifs à la beauté visible, à celle de la chair rayonnante, à celle des formes harmonieuses et des traits purs.

THÉRÈSE.

Purs...

VALIN.

Et j'oublie quelquefois celle que mes doigts de sculpteur ne peuvent point matérialiser, celle que l'on ne voit pas et que l'on évoque mal, celle qu'il faudrait d'abord aimer et servir, la seule qui soit peut-être en moi. Mais comment la faire évidente?... Je suis très malheureux, Thérèse. Je suis laid, on ne m'aime pas, et je me sens un peu vil d'admirer et d'aimer quand même...

THÉRÈSE.

Vous n'êtes pas vil, Valin. Vous êtes un homme. Et d'autres, vous le savez bien...

VALIN.

Je... je ne sais rien.

THÉRÈSE.

Vous savez... Elle est ensorcelante! Et moi... *(Elle regarde vers la glace.)* Et moi... je suis... Vous avez vu, Valin? Quand vous êtes entré je me contemplais dans la glace... Je ne peux pas lutter...

VALIN.

Thérèse ! Thérèse, il ne faut pas croire...

THÉRÈSE.

Je ne crois pas. Je sais.

VALIN.

Mais non, mais non. Vous vous trompez.

THÉRÈSE.

Je sais, Valin. Et vous savez aussi. C'est pour cela que tous deux nous sommes ici, devant cette porte fermée, fermée sur eux. Nous n'écoutons pas ; nous n'essayons pas de les surprendre. Nous voyons. N'est-ce pas? Vous voyez aussi. Elle a dénudé son buste éclatant, pour le remède qui doit préserver la splendeur de sa vie. Ses bras sont nus, sa gorge est nue, sa chair rayonne. Et il est ébloui ; il ne pense plus à rien ; il a tout oublié : mon amour inébranlable, mon admiration ardente, ma part humble et passionnée dans les travaux qui lui méritent la gloire, la force puisée souvent dans mon regard, et nos beaux enfants. Il a tout oublié, elle a le buste nu et elle est belle!... Il a tout oublié, même la noblesse de sa science et le grand rôle dont nous avons, dont il avait l'orgueil.

VALIN.

Thérèse, vous vous trompez.

THÉRÈSE.

Je ne me trompe pas. Et je ne suis pas étonnée. Je me vois dans la glace.

VALIN.

S'il savait que vous avez deviné, que vous souffrez...

THÉRÈSE.

Il ne saura pas. Je ne mendie pas, Valin. Je ne veux pas me plaindre. Je ne veux pas qu'il ait

pitié, que personne ait pitié. Je me reproche déjà la faiblesse soudaine qui m'a fait vous parler. Mais j'ai senti que vous souffriez vous aussi, par la même cause, avec une âme pareille à la mienne, cachée, étouffée sous l'enveloppe...

VALIN.

Vous vous calomniez, Thérèse. Vous êtes une femme séduisante avec une âme admirable.

THÉRÈSE.

L'âme ne compte pas pour l'amour.

VALIN.

Peut-être se sent-il plus maître quand elle n'est pas présente, quand il peut l'oublier.

THÉRÈSE.

Hélas! pour être heureuse, pour garder le bonheur, il faut être comme elle, belle avec évidence, belle avec assurance, avec audace, belle non pas dans son âme mais dans son corps, et belle sans scrupules. Pour être vraiment aimée...

VALIN.

Henry vous aime.

THÉRÈSE.

Il m'a aimée.

VALIN.

Il vous aime toujours.

THÉRÈSE.

Il a pour moi, je le sais bien, du respect, de la tendresse. Ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas de l'amour! Et je souffre, oh! je souffre, Valin.

VALIN.

Vous l'aimez, vous!

THÉRÈSE.

Et c'est à mon tour de confesser que je me sens amoindrie et lâche. Je suis vile. Je l'aime malgré ce que je sais. Je l'aime quoiqu'il ne soit plus l'être pur, loyal et fort que je croyais Moi aussi, je suis asservie. Tout ce qui reste de ce qu'il était à mes yeux, tout ce qui reste, c'est une menteuse et séduisante apparence; et cependant, je l'aime incurablement. Nous nous valons, mon pauvre ami; nous servons, l'un comme l'autre, vous et moi comme lui, une souveraineté malsaine et injuste.

VALIN.

Pas vous.

THÉRÈSE.

Moi comme les autres.

VALIN.

Ma pauvre Thérèse, vous avez raison d'aimer toujours Henry. Et ce n'est pas seulement pour sa séduction. C'est pour tout ce que vous connaissez de grandeur en lui, pour le désintéressement de son

labeur élevé. Tout cela est intact, même si ce que vous croyez est vrai, même s'il a succombé à une défaillance, s'il fut fasciné... Il se ressaisira.

THÉRÈSE.

Il paraissait armé de tant de clairvoyance, de tant de droiture ! Il semblait si bien défendu par tant de forces calmes, disciplinées. Elle a eu raison de tout, elle a tout vaincu, elle a tout souillé, tout de suite, dès son apparition. Ah ! la beauté est odieuse, et je la hais !...

VALIN.

Thérèse, comment n'avez-vous pas ?...

THÉRÈSE.

J'aurais dû prévoir. Jadis, quand nous étions fillettes, j'éprouvais un malaise déjà devant ses coquetteries calculées. Je pressentais des choses obscures. Quand je l'ai retrouvée, à l'heure de son veuvage, j'aurais dû me rappeler... Elle est méchante, dites ?...

VALIN.

Oui.

THÉRÈSE.

Elle est cupide.

VALIN.

Oui.

THÉRÈSE.

Elle n'est pas intelligente.

VALIN.

Non.

THÉRÈSE.

Mais elle est belle. Voilà! Et tout lui est pardonné. Je me rappelle : au pensionnat, les maîtresses disaient leur indulgence en ces mots souriants : « elle est si jolie! » C'est injuste, c'est odieux!

VALIN.

Oui.

(Un silence.)

THÉRÈSE.

Comme elle demeure longtemps auprès de lui! Si pourtant j'ouvrais cette porte!...

VALIN.

Ne faites pas cela!

THÉRÈSE.

Oh! ne craignez pas. Je ne ferai rien de ce que j'ai résolu de ne pas faire. Et j'ai décidé de me taire, d'endurer jusqu'au bout. Savoir, crier, ce serait entamer une lutte; j'ai trop peur de lui donner la joie d'être victorieuse. Je n'avouerai pas ma détresse et mon humiliation. Et puis, j'ai des devoirs à remplir ici : je dois veiller sur ce qui subsiste de lui-même. Cette porte, d'ailleurs, pourquoi l'ouvrirais-je? Puisque je vois, puisque je vois qu'il baise ses épaules, et ses yeux, et ses cheveux, ses beaux cheveux, et qu'elle se revêt lentement, savamment, tandis qu'il cherche encore sa chair éblouissante.

VALIN, *sourdement.*

Thérèse, Thérèse, je vous en prie...

THÉRÈSE.

C'est vrai, mon pauvre Valin... Pardon...

VALIN.

Voyez-vous, Thérèse, je ne suis pas aimé, moi. Jamais il n'y eut auprès de moi une tendresse de femme pour me garder, depuis ma mère... J'aurais pourtant mérité, peut-être... Si je suis laid, j'ai donné quelquefois des formes à des rêves, à de beaux rêves... Mais cela non plus ne suffit pas. Alors, moi, je suis moins coupable, puisque je suis condamné, tout de même, à vivre avec de belles formes sans âme, à faire mentir la glaise, le bronze et le marbre inertes...

THÉRÈSE.

Les voici.

—

SCÈNE V

LES MÊMES, HEURTEAUX, JANINE

—

JANINE.

Vous nous attendiez?

THÉRÈSE.

En causant, tu vois.

JANINE.

Le docteur me fait tant de recommandations ! Il finira par me faire croire que je suis en péril.

THÉRÈSE.

Il n'y paraît pas.

HEURTEAUX.

N'est-ce pas ? (*à Janine*) Mais mon rôle est de prévenir, de vous mettre en garde contre les dangers d'une vie trop mondaine, trop fatigante.

JANINE.

Tout de même, si j'avais prévu, lorsque je vous ai, il y a quatre mois, confessé quelques vertiges, si j'avais prévu ce long et minutieux traitement... (*à Thérèse*) Maintenant, Thérèse, excuse-moi : le médecin n'a pas laissé à la patiente le temps de causer avec l'amie. Il faut que je me sauve... Au revoir. Tu me reverras cette semaine. (*Elle lui tend la main.*) Je viendrai embrasser tes enfants.

THÉRÈSE.

Au revoir.

VALIN.

Voulez-vous me permettre de vous reconduire ?

JANINE.

Si vous voulez. Au revoir, docteur.

HEURTEAUX.

Au revoir, madame.

(*Janine et Valin sortent.*)

SCÈNE VI

HEURTEAUX, THÉRÈSE.

—

HEURTEAUX *qui les a suivis des yeux.*

On dirait que Valin... Tu ne crois pas?...

THÉRÈSE.

Quoi donc ?

HEURTEAUX.

Est amoureux de Janine.

THÉRÈSE.

Ils sont libres tous deux.

HEURTEAUX, *après un court silence.*

Oui. (*Il se dirige vers son cabinet.*) J'ai des malades encore.

THÉRÈSE, *au moment où il va sortir.*

Henry...

HEURTEAUX.

Ma chérie?

THÉRÈSE.

Tu ne me dis rien.

HEURTEAUX.

A quel sujet ?

THÉRÈSE.

L'état de Janine.

HEURTEAUX.

Tu le vois : c'est la santé resplendissante.

THÉRÈSE.

Alors, l'expérience est décisive. Elle est guérie. Tu vas pouvoir cesser...

HEURTEAUX.

Le traitement ? A quoi penses-tu ? Le mal est refoulé avant même l'agression. C'est beaucoup. Mais il n'est pas sûrement vaincu. La dernière analyse, tu te rappelles, a donné des traces...

THÉRÈSE.

Légères.

HEURTEAUX.

Des traces. Le réactif agit encore.

THÉRÈSE.

Alors, tu ne crois pas ?

HEURTEAUX.

Ah ! Si nous en étions là ! Si nous pouvions considérer que c'est fini ! Ce serait trop beau... Tu sais bien que je n'en espère pas tant. Si seulement nous étions sûrs, bien sûrs que le remède continuera d'agir, que l'accoutumance n'affaiblira pas son efficacité...

THÉRÈSE, *passionnée*.

Mais la certitude est acquise ! Il y a les autres cas. Il y a Mareuil, depuis trois ans.

HEURTEAUX.

Oui, Mareuil, sans doute... Mais l'exemple est moins probant. Les symptômes étaient peu caractérisés... Le cas de Janine est plus beau, plus absolument...

THÉRÈSE.

Plus beau?... Tu crois?...

HEURTEAUX.

Mais, voyons, Thérèse... Tu le connais. Et tu les connais tous, aussi bien que moi. Ton aide quotidienne t'a tout révélé. Tu sais tout de ma découverte. Toi seule sait. Tu te passionnes autant que moi. Et pour Janine, c'est toi-même qui m'as fait découvrir... Car tu deviens très savante...

THÉRÈSE.

Oui, tu m'as enseigné...

HEURTEAUX.

Ah! si je la maintiens, elle, dans la santé radieuse à présent apparente, après les menaces que tu sais, alors, vraiment, ce sera la victoire! Le doute ne sera plus permis.

THÉRÈSE, *ardente.*

Mais il ne l'est plus! Comment! Tu doutes encore après de pareils résultats!

HEURTEAUX

Je doute de pouvoir accomplir ce prodige. Les autres, tous les autres cas, vois-tu, ce n'est pas la même chose. Nous maintenons...

THÉRÈSE.

Tu maintiens...

HEURTEAUX.

Avec ton aide, — nous défendons contre l'agression du mal des vies abîmées et chétives. Ici, c'est de la vie complète, ardente, triomphante ! Ce serait presque du miracle !

THÉRÈSE, *enthousiaste.*

Oui !

HEURTEAUX.

Presque de la création !

THÉRÈSE.

Oui ! Oui !... Il faut continuer, Henry. Il faut. C'est si grand !

—

SCÈNE VII

THÉRÈSE, VALIN.

—

VALIN, *entrant, à Heurteaux.*

Ta consultation est terminée ?

HEURTEAUX.

Non. Encore deux malades. (*Il entre dans son cabinet.*)

THÉRÈSE, *après un silence.*

Je suis contente de moi, Valin.

VALIN.

Je voudrais pouvoir en dire autant.

THÉRÈSE.

Je suis contente de moi. Nous avons parlé d'elle. Et j'ai pu... j'ai pu me maîtriser, j'ai pu ne rien crier, ne rien laisser paraître de ma douleur et de mon indignation.

VALIN.

Vous êtes héroïque.

THÉRÈSE.

Non. Je n'ai pas dû faire grand effort. Voyez-vous, Valin, il y a dans notre vie, à Henry et à moi, quelque chose par quoi je suis sauvée, par quoi ma volonté de me taire et de demeurer ici est servie et fortifiée.

VALIN.

Vous l'aimez.

THÉRÈSE.

Il y a davantage. Si puissante que soit sa beauté, Janine n'a pas Henry tout-à-fait. Je me trompais tout à l'heure. Le meilleur de lui me reste, le meilleur, ce que j'ai le plus aimé : son travail, son rôle admirable. Vous savez que j'ai partagé, que je partage encore tout cela. Je l'assiste au laboratoire; je suis la confidente et l'aide.

VALIN.

Et la conscience un peu.

THÉRÈSE.

Ne dites pas cela. Il n'en a pas besoin. Les plus belles heures de notre vie ont été celles que nous avons passées penchés ensemble sur le vaste espoir d'une expérience, lui poursuivant sa tâche, moi songeant à sa puissance, à sa gloire, et l'admirant fanatiquement. (*Les yeux fermés.*) Ah! Valin, ces heures-là furent quelquefois... Il y a là une sorte d'ivresse, un triomphe, que l'autre, l'autre tout de même, n'aura jamais! Je viens de le goûter encore, et de le goûter — c'est étrange, — de le goûter par elle.

VALIN.

Par elle?

THÉRÈSE.

Par elle, oui. Pour quelques instants, j'ai senti qu'elle redevenait à ses yeux, et aux miens, l'objet de notre commune curiosité, de notre commune volonté, de notre commun espoir passionné. Elle n'était plus sa maîtresse, ma rivale, mais le sujet de ses observations, de nos observations, la chose de son orgueil de savant dont moi seule je détiens une part. Elle n'était plus à lui, elle était à nous deux!

VALIN.

Vous me transportez dans un monde nouveau.

THÉRÈSE.

Oui, c'est étrange, Valin. Pendant quelques instants, j'ai pu considérer sa beauté, sa beauté, mon supplice, en n'éprouvant rien d'autre que de

la fierté pour lui, et cette prodigieuse sensation que seule peut donner la science : la sereine et splendide ignorance de tout ce qui lui est étranger, le détachement de ce qui n'est pas son but, même de notre cœur, de nos souffrances, de nos joies personnelles... Je suis contente, Valin; si j'aime encore Henry, ce n'est pas seulement d'un émoi sans noblesse.

VALIN, *pensif.*

L'image de glaise où, par notre pensée, tout se purifie... La science est proche de l'art et de ses saints mensonges.

THÉRÈSE.

Elle ne ment pas. Elle purifie, elle héroïse, oui. Il m'a suffi de reprendre contact avec elle... Oh! je souffre encore. Mais je regarde autrement ma souffrance. Tenez, Valin, vous savez que c'est moi, c'est moi qui ai attiré sur Janine l'attention d'Henry.

VALIN.

Oui, je sais.

THÉRÈSE.

Cela m'a valu d'affreuses douleurs. Eh! bien, je me demande si je le regrette, si j'ai le droit de le regretter. Peut-être cette attention aura servi son labeur; il guérira d'autres, d'innombrables douleurs. Ai-je le droit de le regretter?

VALIN.

Si la souffrance, ennoblie dans le marbre, fait aimer la noblesse, la souffrance est bonne... Oui...

Mais, dites-moi, Thérèse, quel est donc le mal de Janine ?

THÉRÈSE.

Je ne puis pas... Oh ! c'est peu de chose... Mais je n'ai pas le droit de savoir ce que j'apprends, ce que je surprends dans le laboratoire d'Henry.

VALIN.

Ce n'est pas grave ?

THÉRÈSE.

Il la sauve ! Il la sauve ! Et je suis fière, tout de même, fière...

—

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LATIÉE.

—

LATIÉE, *entrant et allant vers Thérèse.*

Bonjour, madame.

THÉRÈSE.

Bonjour, Latiée.

VALIN.

Tiens, c'est toi. Il y avait longtemps...

LATIÉE.

J'ai travaillé.

VALIN.

Ton roman ? Terminé ?

LATIÉE.

Non, mais en bonne voie, je crois. (*A Thérèse.*) Heurteaux se porte bien ?

THÉRÈSE.

Très bien, vous allez le voir.

LATIÉE.

Il travaille beaucoup ? Ou plutôt vous travaillez...

THÉRÈSE.

Il travaille beaucoup, oui.

LATIÉE.

J'ai appris qu'il soignait Mme Delières.

THERÈSE.

Janine ? Oui

VALIN.

Tu connais Mme Delières ?

LATIÉE.

Mais, sans doute : je l'ai rencontrée ici. Et je connaissais son mari.

THÉRÈSE.

Oui, je sais...

LATIÉE.

Je crois même qu'elle devait venir ici aujourd'hui. Nous la verrons?

VALIN.

Elle est venue.

LATIÉE, *avec une nuance de contrariété.*

Ah ! déjà...

THÉRÈSE.

Et elle est partie.

LATIÉE.

Ah... ! Mais vous causiez... que je ne vous interrompe pas.

VALIN.

Je crois que cela ne t'intéresse pas : nous parlions de la science...

THÉRÈSE.

Et de la beauté, cela vous intéresse, n'est-ce pas, Latiée ?

LATIÉE.

La beauté, oui. La science, moins.

VALIN.

Et, pourtant, c'est presque la même chose. Si j'écrivais, comme toi, je voudrais montrer qu'un savant, un vrai, celui qui se mesure avec toutes les forces de la nature, pour oser et pour entrevoir, doit être un poète.

LATIÉE.

Un poète qui mesure, pèse, calcule... Tâche morose.

VALIN.

Tu comptes bien les syllabes de tes vers.

LATIÉE.

Le savant analyse les plus tristes réalités.

THÉRÈSE.

Et les transforme, Latiée, et en devient le maître. Il les défie, il les soumet.

VALIN.

Il les pétrit pour les faire plus belles.

LATIÉE.

Tout de même, seules elles l'occupent. Il est leur esclave. Pour faire de la beauté, pour être un poète ou un artiste, il faut les oublier, ou du moins ne pas compter avec celles qui troublent le rythme de nos exaltations. Prends garde, Valin : tu vas t'égarer, si tu mêles et si tu confonds. La science cherche...

THÉRÈSE.

A servir les hommes.

LATIÉE.

Et nous cherchons à les émouvoir. Il n'y a rien de commun. Le beau est souvent le mal du point de vue du savant. Et nous devons l'adorer et le célébrer quand même.

THÉRÈSE

Oh !

VALIN.

Au risque de semer la confusion dans l'esprit de ceux qui regardent ?

LATIÉE.

Tu voudrais donc cacher des beautés ?

VALIN.

Oui. Cela m'arrive. C'est même le tourment de ma vie. J'ai, chez moi, des œuvres que j'aimais ; elles m'eussent, je crois, valu de la gloire. Et je ne les ai pas montrées. Elles étaient belles — du moins il me paraît ; — mais je me suis demandé si elles ne seraient pas malfaisantes et, je n'ai pas osé assumer...

LATIÉE.

Cela ne nous regarde pas.

VALIN.

C'est le tourment de ma vie. Ces œuvres, je ne les ai pas détruites. Je les aime encore, et je ne me le reproche.

LATIÉE.

L'art n'est pas tenu d'être bienfaisant.

VALIN.

A-t-il le droit de nuire ?

THÉRÈSE.

Et n'est-il pas plus grand quand sa beauté est pure, quand il donne aux hommes...

LATIÉE.

Quoi ?

THÉRÈSE.

La conviction que la pureté est belle.

LATIÉE.

Chimère ! Nous n'avons qu'une mission : faire de la beauté, prouver ainsi que quelques hommes sont capables d'en créer, sans la nature, et même malgré elle, et d'en jouir superbement, avec quelques autres...

THÉRÈSE.

Et tous les autres ?

—

SCÈNE IX

LES MÊMES, HEURTEAUX.

—

LATIÉE, *voyant entrer Heurteaux*.

Nous allons voir ce qu'en pense Heurteaux.

HEURTEAUX.

De quoi s'agit-il ?

THÉRÈSE.

Latiée et Valin disputent sur la science et sur l'art.

VALIN.

Sur l'art et sur le Bien.

LATIÉE.

Sur les droits de la beauté.

HEURTEAUX, *souriant.*

Et Valin dit du mal de la science ?

VALIN.

Tu te trompes : c'est Latiée. Je dis, au contraire, que les vrais savants sont des poètes. Toi, tiens, au fond...

LATIÉE.

Et je prétends, moi, que les deux mots hurlent d'être accouplés. Je ne veux pas te diminuer. Je suis prêt à dire que tu es un poète, si tu y tiens...

HEURTEAUX, *souriant.*

Oh !...

LATIÉE.

Mais alors, pas par ta science, à ton insu, malgré elle. Tu cherches l'utile. Nous poursuivons le beau, pour en jouir, simplement, sans nous soucier de ses autres effets possibles.

VALIN.

Parle en ton nom.

HEURTEAUX.

Je cherche l'utile? Oui... Pourtant... pourtant ce n'est pas tout. Il y a la poursuite du bien, évidemment. C'est la base, c'est le point de départ, et c'est l'orientation...

LATIÉE.

Tandis que nous, nous cherchons une belle forme, une belle expression, uniquement pour la savourer, pour nous griser de l'orgueil de l'avoir créée et de la volupté de la contempler.

HEURTEAUX.

Tu crois que j'ignore cela, que j'ignore l'orgueil de contempler mon œuvre? L'orgueil! Tu ne sais pas combien en donne la science...

THÉRÈSE.

N'est-ce pas?

HEURTEAUX.

Peut-être, il ne faudrait pas... Peut-être serait-on plus grand... Mais, je l'avoue, souvent le but, le vrai but s'efface quoiqu'il soit toujours poursuivi. Nous ne le voyons plus. Seul le rêve nous porte, le rêve altier de ne plus voir d'obstacles, d'être au-dessus de toutes les timidités, de toutes les inquiétudes humaines, de ne plus connaître rien d'inconnu; d'avoir imaginé une tâche fabuleuse

et de l'accomplir; d'avoir audacieusement provoqué la nature en une lutte épique, et d'être victorieux ! Nous éprouvons tous les vertiges, et nous savons que notre ivresse est bonne et sera salutaire.

THÉRÈSE, *ardemment.*

Oui, oui !...

LATIÉE.

Je ne discute pas cela. Mais la beauté est à nous seuls. Elle ne vous doit rien.

HEURTEAUX.

A vous ! A vous seuls ! Allons donc ! L'illusion, oui, peut-être. Mais nous, nous la faisons vivante.

THÉRÈSE.

Vivante, oui !

VALIN, *à Latiée.*

Tu voulais savoir ce qu'il pensait...

HEURTEAUX.

Ecoute, Latiée, je suis maintenant assez sûr de moi pour parler. Je vais te dire ce que je fais en ce moment, ce que j'ai, enfin, réalisé. Tu sais que des réactifs permettent de constater la présence, dans l'organisme, de certains maux avant que ceux-ci n'aient pris la forme virulente. La vie n'est pas encore entamée, mais nous savons que bientôt elle le sera, que bientôt commencera le travail de désagrégation ; alors, même si l'on

parvient à arrêter l'action destructive, elle laissera des traces, il ne restera plus qu'une vie amoindrie, fragile et souillée. Eh! bien, pour un mal horrible et contre lequel, jusqu'à présent, on était impuissant, poûr ce mal qui tuait en flétrissant, je fais mieux que guérir : je préviens.

VALIN, *avec un peu d'effroi.*

Un mal horrible?...

HEURTEAUX.

Quand je perçois le plus fugitif symptôme du mal encore caché, encore inagissant, je le dépiste par le réactif que j'ai trouvé. Et une préparation, que j'ai trouvée aussi, un sérum qui, peut-être, serait plus tard inopérant, ne pourrait plus guérir, défend, défend à ce mal de commencer ses ravages, préserve entièrement la vie menacée, la garde vigoureuse, intacte, immaculée...

LATIÉE.

C'est un très grand bienfait, mais je ne vois pas...

VALIN, *bas et anxieusement.*

Un mal horrible...

HEURTEAUX.

Tu ne vois pas ce que cela a de commun avec ta tâche, avec celle de Valin? Tiens : il y a quelques mois, j'ai lu, *(il regarde Thérèse,)* j'ai lu, sur le visage d'une femme, sur un visage

éblouissant, d'imperceptibles indications. Elle était désignée. Le germe abominable était en elle. Cette femme était belle, merveilleusement belle...

THÉRÈSE

Merveilleusement...

LATIÉE, *inquiet.*

Une femme?...

HEURTEAUX.

Je savais qu'elle allait cesser de l'être. Bientôt, le rayonnement allait s'éteindre, bientôt les chairs frémissantes allaient être minées, mangées, rongées, vidées de sang ; de la beauté miraculeuse rien ne subsisterait, qu'une guenille empoisonnée. Avec angoisse, j'ai expérimenté sur elle ma découverte. Je sauve cette femme et je sauve sa beauté condamnée. Jamais elle n'eut plus de frissonnant éclat! Aujourd'hui, je suis sûr qu'elle ne sera ternie que par l'âge.

LATIÉE.

Oh!

HEURTEAUX.

Comprends-tu, maintenant, que je la regarde avec un orgueil presque fou? Elle est devenue mon œuvre, mon œuvre, à moi seul. Sans moi, tout ce que l'on admire en cet être splendide serait aboli, décomposé, mourant. Moi, je ne fais pas de la beauté avec des phrases, avec du marbre

froid : j'en fais avec de l'humanité vivante, avec de la chair, avec du sang ! On peut l'étreindre, et elle peut se multiplier !

LATIÉE, *violemment ému.*

Tu dis : un mal horrible ?

HEURTEAUX.

Horrible.

VALIN.

Oh !

LATIÉE.

Et tu l'arrêtes par... par des piqûres ?

HEURTEAUX.

Mais, sans doute.

THÉRÈSE.

Latiée, qu'avez-vous ?

LATIÉE.

Alors, Janine ?... Janine est ?...

HEURTEAUX, *surpris.*

Janine ? Quoi, Janine ? Qui te parle de Janine ? Je n'ai pas prononcé son nom. Comment sais-tu ?

LATIÉE.

Les piqûres...

HEURTEAUX, *agité.*

Pourquoi cette émotion ?... Comment sais-tu ?... Elle t'a dit ?... Je lui avais pourtant recommandé... Et elle n'aime pas parler de cela... Elle t'a dit ?...

LATIÉE, *hésitant.*

Non...

HEURTEAUX.

Alors... alors, tu as donc vu? *(silence)* Tu es donc... tu es donc son...

(Latiée se tait.)

HEURTEAUX, *violent.*

Tu es donc son a...

THÉRÈSE, *avec douceur.*

Henri, Henri...

VALIN, *tristement.*

Oh!...

LATIÉE.

C'est effrayant!...

HEURTEAUX, *qui a serré les poings, regarde Thérèse et, lentement, laisse retomber les bras.*

THÉRÈSE, *près de Latiée.*

Elle est sauvée, Latiée... Elle est sauvée. Vous voyez comme elle reste belle...

RIDEAU

DEUXIEME ACTE

Le cabinet de travail de Heurteaux. — Valin et Thérèse sont en scène.

—

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, VALIN.

—

VALIN.

Il ne s'est rien passé de nouveau ?

THÉRÈSE.

Rien. Du moins dans les mots. Mais je le sens inquiet de moi. Il me regarde, il m'épie, il semble interroger mes attitudes. Dix fois, vingt fois, depuis six jours, j'ai cru soudain qu'il allait parler, qu'il allait pleurer. Cela me fait peur. Je ne veux pas qu'il pleure, je ne veux pas qu'il parle, je ne veux pas savoir devant lui. Je ne veux pas être diminuée à ses yeux ou le voir diminué, lui, par mon pardon. Vous comprenez, Valin.

VALIN.

Oui, je comprends.

THÉRÈSE.

Alors, je compte sur vous. Je compte sur vous, n'est-ce pas? Ne me trahissez pas. S'il vous questionne, je n'ai rien vu, je n'ai rien deviné, je suis toujours confiante et paisible. Cela n'a rien d'invraisemblable. Il s'est si bien maîtrisé...

VALIN.

Oui, tout à coup.

THÉRÈSE.

Il a si bien arrêté les mots terribles qui déjà lui déchiraient les lèvres; il les a si bien écrasés dans ses poings.

VALIN.

J'ai eu très peur.

THÉRÈSE.

Moi aussi. Quel choc brutal!... Alors, c'est entendu : je ne sais rien, je ne pressens rien...

VALIN.

Mais il doit pourtant soupçonner...

THÉRÈSE.

Je ne sais rien... A quoi bon? Une vengeance m'a été donnée; je ne la souhaitais pas, je ne l'aurais pas imaginée. A quoi bon ajouter une humiliation à son désarroi?

VALIN.

Elle n'est pas revenue?

THÉRÈSE.

Non.

VALIN.

Vous ne savez pas quand ?...

THÉRÈSE.

Quand ils devaient se revoir ? Vous pensez bien qu'ils se rencontraient ailleurs... et que je ne sais pas... Mais il me paraît impossible qu'ils se soient rencontrés... Il a passé ces six jours ici et dans son laboratoire.

VALIN.

Mais elle devait revenir.

THÉRÈSE.

Pour le traitement, oui. Elle venait tous les six ou sept jours régulièrement. D'habitude, il inscrivait la date, comme pour les autres malades, dans le carnet qui m'est confié... Le nom est écrit à la date d'aujourd'hui. Elle va venir, sans doute, aujourd'hui. Elle va venir...

VALIN.

Aujourd'hui... Ah !

THÉRÈSE.

Ce sera une vilaine heure. Mais je le connais : c'est la fin de l'aventure. Je le connais. Il ne s'avilira pas, même... même s'il l'aimait encore...

VALIN.

Oh ! non...

THÉRÈSE.

Vous ne croyez pas, n'est-ce pas, Valin, vous ne croyez pas qu'il pourrait encore l'aimer?

VALIN.

Après ce qu'il sait?

THÉRÈSE.

Ce serait trop abominable. Mais cela ne se peut pas. Non, non... Après cette révélation... (*Un silence.*) Pourtant, Valin, pourtant, j'ai peur encore... Je vous regarde... J'ai peur encore parce que je contemple notre faiblesse, la mienne et la vôtre...

VALIN.

Votre faiblesse?

THÉRÈSE.

Je savais, moi, je savais sa trahison. J'étais indignée, j'étais blessée dans mon orgueil. Je le savais avili. Et je l'aimais toujours, et je l'aime toujours!

VALIN.

Vous aimez en lui autre chose.

THÉRÈSE.

Et vous?... Vous... Vous n'aimez plus Janine, sa beauté, sa seule beauté?... Car il n'y a pas autre chose.

(*Valin se tait.*)

THÉRÈSE.

Vous n'êtes pas guéri, malgré toute cette dégradation.

VALIN.

Guéri? non.

THÉRÈSE.

Vous voyez!...

VALIN.

Guéri de ma souffrance, non. Mais sûr, très sûr de moi, Thérèse. Janine est désormais comme ces belle images par moi créées, mais dont la splendeur ne me semble pas pure, dont l'enchantement pourrait être pernicieux... Elles demeurent enfouies dans l'ombre de mon atelier.

THÉRÈSE.

Vous ne les détruisez pas.

VALIN.

Je n'en ai pas le courage. Et puis, à moi elles ne feront pas de mal. Je les connais trop bien. Mais je ne veux pas de la gloire qu'elles pourraient me donner. Je ne convoite plus la joie que Janine peut offrir... (*avec un sourire triste*) qu'elle m'a d'ailleurs refusée. J'aime la beauté, mais pas pour elle seule.

THÉRÈSE.

Vous souffrez?

VALIN.

Encore un peu... Cela passera. J'ai devant moi Thérèse, un si bel exemple de force et de dignité, (*il lui prend les mains*) de beauté supérieure... Je

suis très défendu par ce contraste. A vous, si grande, et qui venez de me dire « je l'aime toujours », je puis confesser — cela n'aura rien d'équivoque, n'est-ce pas, Thérèse? — que je n'aimerai plus, parce qu'il n'y a plus au monde une femme comme vous, une femme aussi totalement belle...

THÉRÈSE, *le regardant*.

Je vous aime beaucoup, Valin, beaucoup. (*Un silence.*) Alors, c'est entendu?

VALIN.

C'est entendu, Heurteaux ne saura pas par moi.

THÉRÈSE.

Merci. Puisque Latiée n'a pas deviné non plus...

—

SCÈNE II

HEURTEAUX, VALIN

—

HEURTEAUX, *entrant*.

Bonjour, Valin. On vient de me prévenir...

VALIN.

J'arrive.

THÉRÈSE.

Vous dînez avec nous, Valin?

HEURTEAUX.

Mais oui, mais oui.

VALIN.

Si vous voulez.

THÉRÈSE.

C'est entendu. (*à Heurteaux.*) Tu n'as besoin de rien?

HEURTEAUX.

Je te remercie.

(*Elle sort.*)

HEURTEAUX, *à Valin.*

Eh! bien, tu n'es plus venu. Pourquoi?

VALIN.

J'ai travaillé.

HEURTEAUX.

Pas d'autre raison?

VALIN.

Quelles raisons pourrai-je avoir?

HEURTEAUX.

Cette scène avec Latiée...

VALIN.

Elle n'avait rien qui me touchât. Elle était pénible, simplement.

HEURTEAUX.

Elle était effroyable. Pourquoi feins-tu de n'avoir pas compris?

VALIN.

Moi?

HEURTEAUX.

Tu n'essaieras pas de me faire croire que tu n'as pas saisi le sens de mon emportement, que tu n'avais pas vu depuis longtemps...

VALIN.

Je ne sais pas...

HEURTEAUX.

Tu sais parfaitement. Tu étais toi-même trop épris de Janine — mais oui, mais oui — pour ne pas être en éveil. Crois-tu que je n'aie pas surpris souvent tes regards qui interrogeaient, tes regards d'inquiétude jalouse et ton émoi, au moment de la révélation ?

VALIN.

Je t'assure...

HEURTEAUX.

Bien. Que je t'apprenne quelque chose ou que je ne te révèle rien, peu importe. J'ai besoin d'un confident et toi seul, mon vieil ami, toi seul, est capable, même si je t'ai fait souffrir, de m'écouter et de m'éclairer. Janine était ma maîtresse... (*il s'arrête et regarde Valin.*) Je vois que je ne t'apprends rien, puisque tu ne cries pas de colère et de douleur. Alors tu as compris ce qui s'est passé dernièrement : j'aimais Janine furieusement... furieusement. Oui, cette vie splendide que je maintenais contre des forces jusqu'ici invincibles, et vaincues par moi. Furieusement, comme j'ignorais, auparavant... Furieusement, au point de

n'être plus l'homme que j'étais naguère et de ne pas m'en apercevoir! L'involontaire aveu de Latiée m'a brusquement asséné un coup sous lequel j'ai chancelé. J'ai pu me ressaisir. . Mais y ai-je réussi assez vite? Tu le sais, toi. Tu vas me le dire.

VALIN.

Te dire quoi?

HEURTEAUX.

Thérèse n'a-t-elle pas deviné? Ce serait si triste! Je me rends compte aujourd'hui de ce qu'elle souffrirait.

VALIN.

Thérèse ignore.

HEURTEAUX.

Tu en es sûr?

VALIN.

Oui. Rappelle-toi, ce soir-là j'ai dîné avec vous Elle était calme. Je suis demeuré auprès d'elle après que tu te fus retiré dans ton cabinet.

HEURTEAUX.

Elle ne t'a rien dit?

VALIN.

Non.

HEURTEAUX.

Elle ne t'a pas parlé de cette scène?

VALIN.

Seulement pour s'étonner de ce qu'avait laissé deviner Latiée.

HEURTEAUX.

Et aujourd'hui ? Elle ne t'a rien dit encore ?

VALIN.

Non.

HEURTEAUX, *avec un soupir de soulagement.*

Ah !... C'est l'essentiel. Je redoutais... quoique dans nos conversations, depuis lors, dans son attitude, je n'aie rien découvert... Ah ! cela me soulage, car Thérèse, vois-tu...

VALIN.

Est la plus noble des femmes.

HEURTEAUX, *pensif.*

Oui, la plus noble des femmes...

VALIN.

C'est presque drôle...

HEURTEAUX.

Comment ?...

VALIN.

C'est presque drôle de te l'entendre dire.

HEURTEAUX.

Oui... Pourtant, je le pense.

VALIN.

Mais alors, pourquoi ?...

HEURTEAUX.

Pourquoi je l'ai trompée ? Pourquoi ?... Pourquoi toi-même aimes-tu Janine ?

VALIN.

Moi, je n'ai pas Thérèse.

HEURTEAUX.

Je me le demande... Je suis fier de Thérèse. C'est peut-être cela. Je la sens mon égale... J'ai voulu posséder en maître... Un obscur instinct de mâle, peut-être... Je ne sais pas... Y-a-t-il moyen de se défendre lorsque, comme moi, on doit rester les yeux fixés, anxieusement, sur ce prodige dont on est l'ouvrier ?... Enfin... Thérèse ne sait pas... Mais je dois savoir autre chose encore. Tu as revu Latiée ?

VALIN.

Oui.

HEURTEAUX.

A-t-il deviné, lui ?

VALIN.

Lui non plus. Tu t'es admirablement maîtrisé. Lui, de son côté, d'ailleurs était trop troublé par ce qu'il venait d'apprendre — le mal qui la menace — trop désolé de nous avoir révélé... Il n'a pas vu ta colère. Il ne m'a parlé que d'elle.

HEURTEAUX.

Bien.

VALIN, *avec hésitation.*

Dis-moi, Henri ?

HEURTEAUX.

Quoi donc ?

VALIN.

Quel est ce mal ?

HEURTEAUX.

Ce mal... Je ne puis pas te le dire... Je suis médecin, le médecin de Janine... *(un silence)*. Tu l'as revue, elle ?

VALIN.

Non.

HEURTEAUX.

Latiée lui aurait-il dit ?

VALIN.

C'est peu probable. Il semblait craindre qu'elle n'apprît...

HEURTEAUX.

Tu ne l'as pas vue... J'aurais voulu savoir...

VALIN.

Non, Heurteaux, non, je ne l'ai pas revue. Je veux éviter de la voir. Je ne veux plus... J'ai beaucoup souffert par elle. Sans doute, je n'ai pas

fini de souffrir... Mais je ne m'avilirai pas. Cela suffit... *(un silence)*. Cela ne te suffit pas à toi? Tu veux la revoir encore?...

HEURTEAUX, *âprement*.

Sois tranquille. Moi aussi, je sais souffrir, sans céder. Sois tranquille...

VALIN.

Prends garde, tout de même.

HEURTEAUX.

Oui, oui... Tu te dis que je n'ai pas pu, que la passion m'a fait oublier des choses sacrées. C'est vrai. Mais de m'être amoindri pour aboutir à cela... vois-tu, cela me rend fort par la colère, par l'humiliation d'avoir été joué!

VALIN.

J'aimerais mieux que ce fût par la volonté.

HEURTEAUX.

Tout ce que j'endure à l'idée que sa beauté était à un autre, n'était pas à moi seul, à moi son maître, son maître! Ah! tout ce que j'endure décuple ma volonté! Sois tranquille : c'est fini. Mais tout est fini, tout!

VALIN.

Que veux-tu dire?

HEURTEAUX.

Tu verras. Donc, tu ignores si Janine sait... Tu ne crois pas. En effet, il y a de grandes chances... Latiée n'eût pas osé lui dire.. D'ailleurs, nous serons fixés bientôt, sans doute... Elle devait venir aujourd'hui... Si elle ne sait pas, elle viendra, d'autant plus sûrement qu'elle ne m'a plus vu, que je ne suis pas allé... Elle doit être surprise. Et même si elle sait, elle viendra, elle va venir...

VALIN.

Heurteaux, je te voudrais plus calme. J'ai peur que le dégoût ne t'ai pas encore dominé.

HEURTEAUX.

Je t'en prie... Il n'est pas besoin...

VALIN.

Oh ! je ne vais pas te faire de la morale. A un homme tel que toi, de ma part, ce serait absurde, et surtout inutile. Tout ce que je pourrais te montrer, tous tes devoirs, Thérèse, tes enfants, tu as tout regardé, certainement, depuis longtemps. Hélas! cela a été vain. Je comprends, je comprends... J'ai subi moi-même la fascination. Mais je me suis réfugié dans mon art... Songe à tout ce que tu es, à tout ce que tu représentes, à la puissance prodigieuse dont tes mains sont chargées.

HEURTEAUX, *farouche*.

A ma puissance? Je ne pense qu'à cela. Sois

tranquille, je te le répète. *(Un silence.)* Quant à Thérèse, je pense à elle aussi...

VALIN.

Je ne démêle pas ta pensée. Tes mots sonnent étrangement. Ils ont le visage fermé. Je te voudrais disant simplement : « c'est fini », avec de la douleur et moins de frénésie.

HEURTEAUX.

C'est fini, voilà. C'est fini, la duperie!

—

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

—

THÉRÈSE *entre. Elle va silencieusement vers un guéridon et y dépose un objet.*

HEURTEAUX, *qui l'a suivie des yeux.*

C'est quoi, Thérèse ?

THÉRÈSE.

La préparation.

HEURTEAUX.

Ah ! la...

THÉRÈSE.

Pour Janine. C'est aujourd'hui, n'est-ce pas?

HEURTEAUX.

En effet, aujourd'hui. Mais...

THÉRÈSE.

Mais quoi ?

HEURTEAUX.

Rien, rien. Tu as raison. J'avais perdu de vue

THÉRÈSE.

Il ne te faut plus rien, je crois. Tu as le nécessaire pour cet après-midi : pour Vitré, pour Mme Lial, pour Dubuis, il ne te faut rien. Et Mareuil ne vient pas, n'est-ce pas ?

HEURTEAUX.

Non.

THÉRÈSE.

Alors, c'est tout.

HEURTEAUX.

Merci, Thérèse.

THÉRÊSE.

Vous me rejoindrez, Valin ? Nous causerons pendant qu'Henri recevra ses malades.

VALIN.

Certainement, je vous rejoins.

THÉRÈSE, *près de la porte à son mari.*

J'oubliais... Tu as l'analyse Ruyenne ?

HEURTEAUX.

Je n'en ai pas besoin. Plus tard. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

HEURTEAUX, VALIN.

—

HEURTEAUX.

Vraiment, je crois qu'elle n'a rien deviné. Tu as raison. Elle apporte cela, ce remède pour l'autre. Elle travaille avec calme, avec toujours la même sollicitude sereine. (*Avec colère*) Ah ! tout de même...

VALIN.

Quoi ?

HEURTEAUX.

Tout de même ! Ce que je sacrifiais à cette...

(*Un silence.*)

VALIN.

Elle t'aide toujours beaucoup ?

HEURTEAUX.

Beaucoup et de façon précieuse, avec un zèle paisible, une compréhension...

VALIN.

Pourtant, elle n'était pas préparée...

HEURTEAUX.

Non. Pas d'études. Mais une éducation austère auprès d'un père — tu l'as connu — savant obscur.

VALIN.

Et il y a longtemps ?

HEURTEAUX.

Tout de suite ; dès le début de notre mariage, elle s'est initiée, avec une attention silencieuse, minutieuse et entêtée... Et la passion de la science..

VALIN.

De ta science.

HEURTEAUX.

Et de la science, vraiment, de la science pour elle-même, de son rôle dans la conception la plus haute. Oui, une passion peut-être excessive. Si j'ai une excuse, elle est dans cette passion-là qui, avec ses enfants, occupe toute sa vie et paraissait lui suffire.

VALIN.

Mais la science, pour elle, c'est toi. Elle la sert parce que tu la sers.

HEURTEAUX.

Pauvre Thérèse !

VALIN.

Oui, pauvre Thérèse, qui est moins belle...

HEURTEAUX.

Tu dis?

VALIN.

Ce que tu penses.

HEURTEAUX.

Mais c'est odieux.

VALIN.

Oui.

(*Un silence.*)

HEURTEAUX.

Il est trois heures et demie. Elle est en retard.

VALIN.

Qui?

HEURTEAUX.

Janine. Ne viendrait-elle pas?

VALIN.

Elle vient, d'habitude?

HEURTEAUX.

Entre trois heures et trois heures et demie.

VALIN.

Il est à peine la demie.

HEURTEAUX.

Saurait-elle?... Elle viendrait tout de même.

VALIN.

Tu crois?

HEURTEAUX.

Elle a besoin de moi.

VALIN.

C'est vrai, c'est vrai... J'oubliais cet aspect des choses... Elle a besoin... Dis-moi : se rend-elle compte du mal, du danger?

HEURTEAUX.

Elle ignore ce qui la menace. Mais elle a peur…

VALIN.

Ah ! elle ignore…

—

SCÈNE V.

HEURTEAUX, JANINE.

—

UNE SERVANTE, *entrant.*

Mme Delières est dans le salon.

HEURTEAUX.

Ah ! faites entrer. (*La servante sort.*) (*A Valin.*) Tu vois ! Je savais bien. Ha ! Ha !

VALIN.

Tu seras calme…

HEURTEAUX.

Mais !…

VALIN.

Et… et digne de toi-même, Heurteaux ?

HEURTEAUX.

Laisse-moi.

JANINE, *entrant.*

Bonjour, docteur. Bonjour, Valin. Toujours vous ?

VALIN.

Bonjour Janine. (*Il regarde Heurteaux.*) Je vous laisse... (*Il sort lentement en cherchant le regard de Heurteaux qui se dérobe.*)

JANINE.

Tu ne m'as pas dit bonjour.

(*Heurteaux ne répond pas.*)

JANINE.

Eh! bien? Tu ne me dis rien? Qu'y-a-t-il? (*Heurteaux la regarde fixement.*) Tu n'es pas venu hier. Et voilà que tu me reçois... Qu'as-tu? (*S'éloignant de lui.*) Quoi?... Quoi?... Tu es fou!

HEURTEAUX.

Que viens-tu faire?

JANINE.

Ce que?... Mais tu le sais bien. Je viens... Tu me fais peur!...

HEURTEAUX.

Tu viens pour que je te soigne, pour que je te sauve, pour que j'assure cette vie rayonnante, cette beauté qui t'est chère et dont tu te sers si bien, si largement, si généreusement. Va demander à Latiée. C'est à lui, dorénavant, que la tâche incombe.

JANINE.

A Latiée? Que veux-tu dire? Latiée n'est pas médecin.

HEURTEAUX.

A Latiée, oui. La beauté, c'est sa spécialité, paraît-il. Il en fait. Eh! bien, il a la tienne; qu'il la garde, qu'il veille sur elle. Cela ne me regarde plus.

JANINE.

Henri! Henri... tu m'effraies. Je ne te comprends pas. Qui t'a dit?

HEURTEAUX.

Qu'il est ton amant, un de tes amants? Lui-même.

JANINE.

Oh! Oh! Le goujat!

HEURTEAUX.

Mais non, mais non. Ce n'est pas un goujat. C'est un joli garçon un peu fat, un peu ridicule parce qu'il ne veut pas vieillir. Mais c'est un artiste. Tu es belle. Tu lui as plu. Et comme il ne savait pas que tu m'appartenais, que tout ce qu'il admirait en toi m'appartenait — oui, entièrement, absolument, comme mon ouvrage! — il se l'est offert. Il avait le droit. Mais toi... toi!...

JANINE.

Eh! bien, moi? Je suis libre, après tout.

HEURTEAUX.

Tu es libre? Oui... Oui, oui, oui, oui! Tu es libre. Mais moi aussi. Va-t-en.

JANINE.

Je m'en vais. Quant à Latiée!... Ah! il t'a dit, il s'est vanté...

HEURTEAUX.

Attends. Non. Il ne s'est pas vanté. Il faut que tu saches bien... Voici ce qui s'est passé. Il parlait avec Valin...

JANINE, *ironique*.

Avec Valin!...

HEURTEAUX.

Avec Valin, autre victime, oui. Il parlait avec Valin de la science et de l'art. Il disait des sottises, naturellement : l'Art seul fait de la beauté... Alors, je lui ai révélé ce qu'il ne savait pas encore, ce que personne ne sait, que j'avais découvert un remède préventif contre... contre un mal grave, très grave, que, par des piqûres, j'arrêtais le mal...

JANINE, *apeurée*.

Un mal très grave...

HEURTEAUX.

Je lui ai dit qu'ainsi je maintenais vivante, frémissante, souveraine, la beauté d'une femme, une beauté radieuse qui, sans moi, ne subsisterait pas. Je pensais à toi. Je ne savais pas qu'il te connaissait. Je ne savais pas, surtout, que, comme moi, il te voyait nue, qu'il avait vu la trace... Mais il la connaissait. Il t'avait vue... vue!...

JANINE.

Un mal très grave?...

HEURTEAUX.

Et devant la vision de ce que tu serais, de la guenille que tu serais bientôt, sans moi, il a eu un cri qui m'a tout révélé.

JANINE.

Un mal très grave?... Tu ne m'avais pas dit... Mais quoi? quoi?

HEURTEAUX.

Un autre te le dira peut-être, un autre médecin. Tu choisiras. Tu t'appartiens. Tu es libre! Cela ne me regarde plus.

JANINE.

Oh!... Oh!... Mais... le remède?

HEURTEAUX.

Le remède?

JANINE.

Est-ce que d'autres?

HEURTEAUX.

Mon remède? Ah! non. Il est à moi seul. Personne ne le connaît.

JANINE.

Et tu veux!... Non, non, Henri, je t'en supplie!... Non. Tu ne feras pas cela. Tu ne m'abandonneras pas, tu ne me condamneras pas. Je t'en supplie!

Je te demande pardon. C'est une heure d'égarement... Je serai à toi seul, à toi seul, toujours... Je t'en supplie!...

HEURTEAUX.

Je ne veux plus de toi. Je ne dois plus vouloir, et je ne veux plus. Mais tu ne supposes pas, n'est-ce pas? que je vais cultiver, entretenir, faire s'épanouir, pour un autre, le charme qui m'a fait, qui me fait encore souffrir... Pour un autre, pour d'autres, sans doute, pour que d'autres souffrent à leur tour.

JANINE.

Pour toi seul. Elle sera pour toi seul.

HEURTEAUX.

Ta beauté — oh! je l'ai tant aimée! — je la hais maintenant. Je la hais pour ce qu'elle me torture, tiens, en ce moment. Je la hais pour ce qu'elle avait fait de moi, pour les lâchetés... Tu te rappelles, un jour, tu m'as parlé, tu as osé me parler, avec une pitié insultante, de ce que tu appelais la laideur de Thérèse. Et moi — pouah! moi! — je t'ai laissé dire! Et tu crois que ta beauté insolente, ta beauté féroce, ta beauté malfaisante, moi qui en suis le maître, je vais continuer à la faire resplendir, pour d'autres, pour d'autres! .. Ah! non. Je ne suis pas un de tes galantins, moi! Je suis un amant d'une autre trempe. Non, non, c'est fini.

JANINE.

Lâche!...

HEURTEAUX.

Les autres, je les sauve, je les délivre de l'obsession. Je sauve Latiée, ce joli Latiée. Je sauve Valin — pauvre Valin!... — et ceux que je ne connais pas, et ceux qui, demain, seraient ensorcelés par ce visage pur — car il reste pur! — par cette chair affolante... Fini!

JANINE, *prostrée.*

Henri... Henri!...

HEURTEAUX.

Cette beauté, c'est un mal. Les maux, je dois les vaincre. Va-t-en.

JANINE.

Lâche! Lâche! Tu te venges odieusement.

HEURTEAUX.

Je ne me venge pas. Je me désintéresse de ce que j'avais presque créé. C'est tout.

JANINE, *sourdement.*

C'est elle, sans doute... C'est elle.

HEURTEAUX.

Elle?

JANINE.

C'est elle, c'est ta femme qui t'inspire cela. Tu ne peux pas lui garder, à elle, la beauté qu'elle n'a jamais eue. C'est elle qui te pousse à ce crime.

HEURTEAUX.

Si c'est ainsi que tu espères me fléchir... Thérèse?... Il y a quelques minutes, tiens, elle m'a apporté, à ton intention, le remède, comme d'habitude. Il est là... Accuse, insulte, va...

JANINE.

Non, non, tu as raison. Tu as raison. Je comprends que tu me bafoues, que tu me menaces. Ta colère est juste... Je suis coupable... Mais je t'aime, Henri, je te jure... Et tu m'aimes encore...

HEURTEAUX.

Ah!

JANINE.

Et tu regretterais cet abominable châtiment d'une faute dont je me repens, dont je me repens.

HEURTEAUX.

Parce que tu as peur.

JANINE.

Tu regretterais d'avoir détruit ton œuvre. . Je veux vivre! Je veux être belle!... Je ne veux pas... Oh! pas cela! non, tu ne feras pas cela, j'en suis sûre... Tiens... (*Elle montre le guéridon*) Tiens, tout est prêt... Le remède est là... Thérèse, Thérèse, elle-même l'a apporté, dis-tu... (*Elle dégrafe son corsage; l'arrache presque; fait paraître une épaule*).

(*Heurteaux porte une main à ses yeux; il chancelle*; *puis il s'approche du guéridon*, *prend le tube et le brise sur le marbre du meuble*).

HEURTEAUX.

Ne me tente pas. C'est inutile. Voilà...

JANINE.

Oh!

HEURTEAUX.

Voilà.

JANINE.

Assassin!

HEURTEAUX.

Voilà. Tu ne me tenteras pas. C'est pour que tu ne puisses plus me tenter qu'il faut... Je ne me venge pas : je me défends... La splendeur de ta chair doit s'éteindre. Je me libère. Tu dis : « assassin ». Je ne tue pas : je refuse de fortifier le danger qui me menace. Je veux redevenir ce que j'étais, le savant dont rien ne trouble le labeur, le calme faiseur de vie. Pour cela, il faut que tu ne sois plus belle... Il ne faut plus... (*Elle est tombée dans un fauteuil. Il s'approche d'elle, rabat le corsage sur l'épaule*). Maintenant, va-t-en.

(*Janine pleure*)

HEURTEAUX.

C'est inutile. Va-t-en. (*Elle ne bouge pas.*) Je te dis de t'en aller. Je ne faiblirai pas. Fini l'envoû-

tement! Pour en être bien sûr, si tu ne veux pas partir, j'appelle Valin... et même... j'appelle Thérèse.

JANINE, *se dressant.*

Non!

(*Fiévreusement, elle rajuste son corsage. Machinalement elle va vers la glace, porte les mains à sa coiffure en un mouvement de coquetterie.*)

HEURTEAUX.

La glace!... Toujours...

JANINE, *suppliante, en un mouvement encore vers lui.*

Henri!...

HEURTEAUX, *impassible.*

Va-t-en. J'ai tout dit.

JANINE, *s'éloignant.*

Lâche! lâche! lâche!

(*Elle sort.*)

HEURTEAUX, *seul, se laisse choir sur un siège, avec un soupir douloureux.*

Ah!... Ah!... (*avec un accent de souffrance et d'ironie*) Lâche!... lâche!... (*Il demeure immobile, les mains sur les yeux. Puis il se lève, va vers le guéridon, regarde les débris du tube et, lentement, avec précaution, les ramasse pour les jeter ensuite dans le seau de faïence. Enfin, il sonne.*)

HEURTEAUX, *à la servante qui entre.*

Quelqu'un attend ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Dubuis.

HEURTEAUX.

Faites entrer...

(*La servante sort et revient quelques instants après, introduisant Dubuis.*)

—

SCÈNE VI

HEURTEAUX, DUBUIS.

—

DUBUIS.

Bonjour, monsieur le docteur.

HEURTEAUX.

Bonjour, Dubuis, bonjour. Je suis très content, Dubuis, très content (*le malade le regarde avidement.*) Oui, très content... L'analyse ne révèle plus rien, plus aucune trace. Voyons, voyons, venez ici... (*Il l'attire vers la fenêtre, interroge le visage, relève une paupière*). Oui... oui... parfait... Je crois que nous pouvons attendre, renoncer au traitement. (*Le malade a un mouvement d'étonnement joyeux*). Provisoirement, en tous cas, provisoirement. Mais il faudra surveiller

encore... Dans un mois, nous ferons une nouvelle analyse. En attendant, le régime sévère, l'alimentation que je vous ai prescrite. Vous avez observé?..

DUBUIS.

Oui, Monsieur.

HEURTEAUX.

Bien. Il faut continuer rigoureusement. (*Le malade paraît embarrassé et ne répond pas. Heurteaux le regarde. Un silence.*) Vous ne répondez pas... Qu'y-a-t-il, Dubuis ?

DUBUIS, *gêné.*

Rien...

HEURTEAUX.

Il y a quelque chose. Il faut me dire. Qu'est-ce donc ? Cette alimentation, sans doute... C'est trop cher ? Vous ne pouvez pas ?

DUBUIS.

Oh ! Je tâcherai. Je...

HEURTEAUX.

Il ne s'agit pas de tâcher. Il faut... C'est indispensable. Et il faut de l'air, aussi, des promenades à la campagne... Peu de travail. Je vous enverrai...

DUBUIS.

Mais, docteur, je vous remercie. Je ne veux pas... C'est déjà beaucoup que vous me soigniez.. Je tâcherai de m'arranger...

HEURTEAUX.

Je vous dis qu'il ne s'agit pas de tâcher. Il faut... Et vous ne devez pas me remercier. Cela m'intéresse autant que vous, votre guérison... Si vous saviez, Dubuis, si vous saviez!... Je vous enverrai...

DUBUIS.

Ah! monsieur, combien je vous suis...

HEURTEAUX.

C'est bon. C'est bon. Ne parlons plus de cela. J'ai besoin, je vous dis, j'ai besoin de vous faire vivre, de vous voir... de vous voir fort... de vous voir... oui, je voudrais vous voir beau, Dubuis, tout-à-fait beau, physiquement, comme vous l'êtes moralement...

DUBUIS.

Oh! docteur...

HEURTEAUX.

Vous l'êtes moralement, oui... Vous êtes intelligent, vous êtes cultivé, et vous êtes pauvre parce que vous acceptez des devoirs... Je sais... Je sais que tout un petit monde dépend de vous... Vous êtes une vie utile et qui vaut qu'on la sauve et qu'on la fasse plus forte. Avec vous, je suis sûr, bien sûr de servir à quelque chose. (*Comme se parlant à lui-même.*) Voyez-vous, parfois nous nous demandons si nous ne perpétuons pas le mal au lieu de le tuer... Avec vous, je suis tranquille. Si je vous fais solide et beau, je pourrai vous contempler avec fierté, et avec confiance...

DUBUIS, *confus.*

Je ne sais comment vous... Il me semble que pour un médecin, toutes les vies se valent. La mienne...

HEURTEAUX, *lentement.*

Non, toutes les vies ne se valent pas. Et parfois, celles qui paraissent le plus précieuses ne méritent pas d'être défendues... C'est un problème très troublant, quelquefois cruel...

DUBUIS, *timidement.*

Heureusement, vous... (*Il s'arrête.*)

HEURTEAUX.

Qu'alliez-vous dire, Dubuis...

DUBUIS.

Oh ! monsieur, vous savez mieux que moi, et ce que j'allais dire était presque puéril. .

HEURTEAUX.

Dites tout de même.

DUBUIS.

J'allais dire : heureusement vous guérissez, vous sauvez, sans juger.

HEURTEAUX.

Sans juger !... Evidemment, sans juger... Vous avez raison. Mais nous sommes plus contents de nous, de notre tâche quand nous nous trouvons

en présence d'une vie comme la vôtre. (*Il le regarde*). Elle redevient tout-à-fait belle, Dubuis, tout-à-fait. Et je suis content ! Vous ne pouvez pas savoir combien je suis content, rassuré... Donc, vous recevrez... ce qu'il faut. Revenez dans un mois... Et soignez-vous bien. J'ai besoin de vous voir bien vivant...

DUBUIS.

Merci, monsieur.

HEURTEAUX.

Et ne me remerciez pas.

DUBUIS.

Oh ! monsieur...

HEURTEAUX.

Au revoir.

DUBUIS.

Merci.

HEURTEAUX.

Je vous attends (*Il prend ses tablettes*) le... le 30 mai, n'est-ce pas ? Le mercredi 30... Au revoir.

DUBUIS.

Au revoir, monsieur le docteur.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE VII

HEURTEAUX, THÉRÈSE.

—

HEURTEAUX, *seul, après un temps.*

Sans juger!... (*Il s'assied*).

THÉRÈSE *entre; elle tient dans la main trois fleurs et une lettre.*

Dubuis avait déposé cela dans l'antichambre, pour toi. Sans doute, il n'a pas osé... (*Elle tend à Heurteaux les fleurs et la lettre qu'il regarde.*) Comment va-t-il ?

HEURTEAUX.

Il est sauvé.

THÉRÈSE.

Définitivement ?

HEURTEAUX.

Définitivement... je crois.

THÉRÈSE.

Oh ! quelle joie, Henri ! Quelle victoire !

HEURTEAUX.

Oui, c'est une grande joie...

(*Il ouvre la lettre, la lit, laisse tomber les fleurs et le papier. Thérèse ramasse la lettre.*)

THÉRÈSE, *lisant.*

« En pauvre remerciement, au savant miséricordieux. » (*Elle regarde Heurteaux.*) Tu pleures..

HEURTEAUX, *bas.*

Ces fleurs... Mais toi-même, Thérèse...

THÉRÈSE.

C'est cette lettre si simple... (*Ramassant les fleurs.*) Il faut les faire vivre...

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

(Le décor du premier acte)

Au lever du rideau, Thérèse est assise devant un secrétaire. Elle tient dans la main une plume, mais elle n'écrit pas ; elle paraît absorbée dans des réflexions profondes.

—

SCÈNE I

HEURTEAUX, THÉRÈSE.

—

HEURTEAUX, *entr'ouvant la porte de son cabinet*.

As-tu les notes ?

THÉRÈSE.

En voici plusieurs. Mais je n'ai pas terminé.

HEURTEAUX, *s'avançant vers elle*.

Veux-tu me donner ?

THÉRÈSE.

Voici pour Dubuis, pour Vitré, pour Mareuil. J'ai réuni les analyses successives, depuis le début, pour chaque cas. Ainsi tu te rendras compte aisément de la dégression.

HEURTEAUX.

Merci. Alors, il reste Listrel, Tassemond et Saller... Ah ! et puis encore Rummel... Tu auras bientôt fini ?

THÉRÈSE.

Il reste Janine aussi.

HEURTEAUX.

C'est vrai. J'oubliais.

THÉRÈSE.

J'aurai fini aujourd'hui, certainement.

HEURTEAUX.

Merci. Je voudrais pouvoir examiner l'ensemble des cas.

THÉRÈSE.

Tu sais que le rapprochement est vraiment saisissant. Avant de l'avoir fait, je ne me rendais pas compte aussi clairement. Tu vas te décider, n'est-ce pas ? Douter n'est plus possible.

HEURTEAUX.

Tu crois ?

THÉRÈSE.

C'est si évident !

HEURTEAUX.

Mais il faut démontrer...

THÉRÈSE.

La démonstration est lumineuse. Jamais on n'aura présenté une découverte appuyée par d'aussi décisives expériences. Et quelle découverte! Je suis impatiente. Il me semble qu'on attend, que tout le monde attend, anxieux, mais sans oser espérer. Et tu vas brusquement dissiper l'angoisse, apporter la sécurité. Il faut parler. Tu le dois! Te taire maintenant, ce serait être malfaisant.

HEURTEAUX, *avec un sourire grave, s'approche d'elle, lui pose la main sur le front, en une caresse, et lui parle tendrement.*

Ma conscience!... Il ne faut pas me voir trop grand. Cela m'inquiète.

THÉRÈSE.

Ton œuvre est grande.

HEURTEAUX.

Peut-être ; mais moi...

THÉRÈSE.

Toi? L'homme est toujours à la mesure de l'œuvre accomplie.

HEURTEAUX, *qui lui a pris la main.*

Il ne faut pas me voir trop grand. J'ai peur, quand tu t'exaltes si généreusement, qu'un jour je ne te paraisse amoindri... Oh! c'est parfois très doux. Tiens, ce matin, Jean m'a posé des questions fiévreuses et pleines d'orgueil sur ce que je fais. Il

a répété souvent : « Maman m'a dit ». C'était inutile : je reconnaissais l'accent de ta foi. Il a dix ans, lui.

THÉRÈSE.

Pour lui, tu dois être grand.

HEURTEAUX.

Mais, en l'entendant, je me demandais si tu ne voyais pas toi-même avec les yeux candidement fiers de notre fils... Il ne faut pas me voir trop grand...

THÉRÈSE, *sans le regarder*.

Ce n'est pas toi que je regarde. C'est ta tâche. Est-ce qu'elle ne t'exalte pas, toi aussi ?

HEURTEAUX.

Sans doute.

THÉRÈSE.

Eh ! bien, regardons-la à deux, exaltons-nous à deux. Ne parlons ni de toi, ni de moi. C'est très beau. Et c'est si haut, c'est si haut, tant au-dessus...

HEURTEAUX.

De nous-mêmes, oui.

THÉRÈSE.

Au-dessus de tout.

HEURTEAUX.

Hélas !... Il ne faut pas me voir trop grand, Thérèse. *(Un silence.)* Voyons. *(Il manie les*

papiers, les examine.) C'est cela : Mareuil... Dubuis... Vitré... Ah ! tu as dressé des diagrammes... C'est vrai, tout de même, que c'est saisissant. Tu as raison. Je crois que l'heure est venue... Seulement...

THÉRÈSE.

Seulement ?

HEURTEAUX.

Rien, rien... Il faudrait que tous... Enfin, nous verrons. *(Il a repris sa main.)* Je vais étudier tout cela... Merci. Travaille, travaille, ma conscience... *(Doucement, il lui baise la main. Puis il regagne son cabinet. Thérèse, pensive, demeure les yeux fixés sur la porte.)*

—

SCÈNE II

THÉRÈSE, VALIN.

—

VALIN, *entrant par la baie.*

Je puis entrer ?

THÉRÈSE.

Bonjour, Valin.

VALIN.

Bonjour, Thérèse. *(Il s'approche et lui serre la main.)* Heurteaux est là ?

THÉRÈSE.

Oui

VALIN.

Il m'a écrit. Il veut me parler. Alors, je suis venu plus tôt.

THÉRÈSE.

Il veut vous parler ? Il ne dit pas à quel sujet ?

VALIN.

Non. Un mot bref.

THÉRÈSE.

C'est de cela, évidemment, qu'il veut vous entretenir.

VALIN.

Quoi, cela ?

THÉRÈSE.

Ce qui l'occupe, ce qui le trouble. Elle, sans doute, encore elle !

VALIN.

Il ne fait donc pas paisible ?

THÉRÈSE.

Il fait paisible, très paisible, en apparence. Mais il y a une obsession confuse, un trouble constant, quelque chose qui semble toujours prêt à venir aux lèvres...

VALIN.

Il ne faut pas s'étonner. Ce qui m'a surpris, au contraire, c'est le calme relatif d'Henri, l'autre soir, après sa dernière entrevue avec Janine. Durant le dîner...

THÉRÈSE.

Il était calme, oui... Il sait se maîtriser ; et il faut qu'il se maîtrise devant moi, puisque je ne sais pas. Vous connaissez sa force de volonté. Mais il était préoccupé, vous l'avez bien vu.

VALIN.

Sans doute. Mais parce que je le connais, parce que je connais ses emportements, ses brusques retours à l'instinct, je sais que la scène, la rupture a dû être violente. Il a dû crier des choses, en serrant les poings. On ne se libère pas tout de suite de la colère. Il était encore énervé. Cela n'est pas surprenant. Mais, depuis lors, avez-vous constaté quelque chose ?

THÉRÈSE.

Rien. En ces cinq jours, rien que de rassurant, sauf cette sensation de l'inexprimé. A part cela, tout paraît normal et presque heureux. Oh ! je ne doutais pas, d'ailleurs. Il devait se ressaisir, après avoir vu l'avilissement... Il a l'intelligence trop haute, une trop lucide dignité... Une défaillance, hélas ! oui. La déchéance, non ! Je savais. C'est fini.

VALIN.

Alors, que craignez-vous ?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas. Je le retrouve tel qu'il était auparavant, tout entier à son labeur, et même décidé, semble-t-il, à lui donner une conclusion

victorieuse. Je le retrouve tel que je l'admirais; je redeviens fière de lui. Oui, j'ai confiance. Mais il a, de temps à autre, un mot étrange, d'humilité ou d'inquiétude, dans lequel je ne le reconnais pas. Il y a quelques instants encore, il paraissait hanté par une idée qu'il ne formulait pas...

VALIN.

C'est du remords, Thérèse.

THÉRÈSE.

Je ne veux pas.

VALIN.

Un reste de colère contre lui-même.

THÉRÈSE.

Je ne veux pas. Cela me rappelle ce que je souhaite ardemment oublier, si c'est possible. Et puis cela le diminue, et je veux le voir grand. J'ai peur, j'ai peur d'un aveu.

VALIN, *souriant*.

Je ne vous demande pas si vous l'aimez encore.

THÉRÈSE.

Vous avez raison. Je n'ai jamais songé à me le demander moi-même. Je ne conçois pas qu'on puisse avoir aimé. Je l'aime. Il en redevient digne, Valin. Tout-à-l'heure, si vous saviez, tout à l'heure...

VALIN.

Mais oui, il en reste digne.

THÉRÈSE, *feuilletant distraitement un carnet qu'elle a pris sur le secrétaire.*

Ce que j'ai le plus aimé en lui est intact, n'est-ce pas? Il est toujours l'homme qui sert avec passion... Tiens! *(Elle feuillette avec plus d'attention.)* Tiens... Il n'a pas inscrit la prochaine visite de Janine. Elle doit revenir pourtant. Elle doit revenir pour le traitement...

VALIN.

C'est vrai.

THÉRÈSE.

Elle est presque guérie. Mais il faut encore...

VALIN.

Il aura oublié. Il n'était évidemment pas très calme au moment où elle est partie.

THÉRÈSE.

Sans doute... (*Songeuse.*) Oui, elle doit revenir...

VALIN.

Cela vous inquiète?

THÉRÈSE.

Non. Oh! non. Je suis sûr de lui maintenant. Il ne faiblira pas. Non... C'est autre chose. (*Un silence.*) Mais je suis folle... Cela, c'est impossible. (*Avec une sorte d'effroi.*) Oh! quelle pensée!...

VALIN.

Quoi donc?

THÉRÈSE.

Rien. Une idée, une idée abominable, mais absurde. Voyez-vous, Valin, je ne m'habitue pas à la paix revenue, à la possibilité du bonheur reconquis — oh! un peu diminué, mais reconquis tout de même. J'ai vécu dans trop d'angoisses, et j'imagine des périls. (*Souriant.*) Il faut que je réalise, que je m'efforce de réaliser. Mais il y a quelque chose de changé. Quand on a connu la souffrance, on la redoute.

VALIN.

Oui, et quand on l'ignore, on ne sait pas qu'on est heureux. Il vaut peut-être mieux la connaître. Henri est dans son cabinet?

THÉRÈSE.

Oui. Allez le voir, puisqu'il vous a appelé. Vous apaiserez peut-être ce trouble inexplicable.

VALIN.

Il faut le temps.

THÉRÈSE.

Je voudrais, je voudrais tant qu'il fût tout à fait paisible et tout à fait fort!

VALIN.

J'y vais.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

THÉRÈSE. Une SERVANTE puis JANINE.

—

THÉRÈSE, *sonne.* (*Une servante entre.*)

Jeanne, vous n'oublierez pas de servir le thé dans le cabinet de Monsieur. Dans un quart d'heure, n'est-ce pas? Monsieur Valin est là. Les enfants ne sont pas rentrés?

LA SERVANTE.

Pas encore, Madame.

THÉRÈSE.

Vous me préviendrez. On ne leur servira le goûter que quand je serai auprès d'eux.

LA SERVANTE.

Bien, madame.

THÉRÈSE.

Ah! Vous veillerez à ce que le laboratoire soit bien chauffé. Il est probable qu'après le dîner, Monsieur...

(*Elle s'interrompt brusquement en apercevant Janine qui entre, avec un peu d'hésitation, par la baie de droite.*)

THÉRÈSE, *à la servante.*

C'est tout.

(*La servante sort.*)

JANINE, *avec timidité.*

Thérèse...

THÉRÈSE, *dans un effort.*

C'est toi !

JANINE.

Thérèse... Je viens... Je viens te demander pardon.

THÉRÈSE, *avec calme.*

Pardon?... De quoi? Je ne comprends pas. Je n'ai rien à te pardonner.

JANINE.

Tu comprends. Tu comprends... Tu savais. Une femme ne s'y trompe pas. Tu es forte, tu es héroïque. Mais tu n'aurais pas pu dissimuler complètement pour moi. Tu savais... Il y a longtemps que je m'en rendais compte...

THÉRÈSE.

Ah !... Il y a longtemps...

JANINE.

Je t'en supplie, pardonne-moi. Si tu pouvais t'imaginer combien je souffre, quelle anxiété !... Je suis affolée.

THÉRÈSE, *lentement.*

Ah ! tu te rendais compte... Tu étais donc plus cruelle encore que je ne le supposais.

JANINE.

Thérèse!...

THÉRÈSE.

Et tout est encore plus laid. Donc, tu n'as même pas l'excuse d'avoir cru que je ne savais pas, d'avoir ignoré mon supplice. Et tu veux aujourd'hui m'infliger ce que je ne voulais pas : cet odieux, ce vil débat...

JANINE.

Je ne veux pas de débat. Je m'accuse.

THÉRÈSE.

Et l'évidence de sa faiblesse à lui. Tu n'as pas compris que c'est pour éviter cela que je me taisais, que je ne te chassais pas .. Je ne veux pas. Je ne veux pas. Va-t-en. Je ne t'avais rien dit. Je n'ai rien à te dire.

JANINE.

Puisque je m'humilie, puisque j'implore.

THÉRÈSE.

Je ne crois pas à ton repentir.

JANINE.

Je me reconnais coupable envers toi. Mais ce châtiment !...

THÉRÈSE.

Quel châtiment ?

JANINE.

Tu sais bien. Tu me pardonneras... tu me pardonneras.

THÉRÈSE.

Pourquoi ? Va-t-en. Tu n'a que faire de mon pardon.

JANINE.

Toi seule peut me sauver.

THÉRÈSE.

Te sauver ?...

JANINE.

Oui, me sauver la vie...

THÉRÈSE, *surprise*.

La vie ?

JANINE.

Tu es bonne. Ce que j'ai fait est laid. Je le confesse, je le confesse humblement. Mais cela ne mérite pas la mort.

THÉRÈSE, *effrayée*.

La mort ?

JANINE.

Une mort horrible, dans toutes les flétrissures... Une mort lente, par degrés. Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ? Ce serait affreux !

(*Thérèse demeure immobile, silencieuse, regardant Janine avec une sorte d'effroi.*)

JANINE.

Réponds-moi !... Si tu le veux, Henri ne sera pas impitoyable, il ne refusera plus... Je t'en supplie !

THÉRÈSE, *qui a reculé et s'appuie à un meuble.*

Ah ! (*un silence.*) C'est cela...

JANINE.

Thérèse ! Thérèse ! Tu ne voudras pas d'une telle vengeance, d'un tel crime !

THÉRÈSE, *sourdement.*

Ah ! tu l'as bien complètement avili !

JANINE.

Thérèse ! Je t'en supplie !

(*Thérèse demeure silencieuse.*)

JANINE.

Ce n'est pourtant pas toi ?... Ce n'est pas toi ?... C'est trop odieux. Et puis... *(Thérèse, atterrée, est silencieuse encore.)* Tu ne dis rien ! Tu ne veux rien dire ? Tu es implacable ! C'est donc toi ! C'est donc bien toi ! Je m'en étais doutée...

THÉRÈSE, *avec un sourire amer.*

Tu t'en étais doutée...

JANINE.

Ce n'est pas une idée d'homme. Seule une femme, une femme jalouse, peut imaginer cela,

pour se venger lâchement sur la beauté qu'elle n'a pas. Ce n'est pas une idée d'homme, de savant, de médecin surtout !

THÉRÈSE.

Non, ce n'est pas une idée de savant...

JANINE.

C'est une idée de femme laide, laide !

THÉRÈSE, *la voix sourde.*

Devant une femme belle...

JANINE.

C'est cela que tu ne pardonnes pas. Il ne faut pas de contraste trop éclatant à ta triste figure !

THÉRÈSE.

Il paraît que tu n'es plus humble.

JANINE.

Devant ta lâcheté et devant ta laideur. Ah ! non. Je voudrais te cracher...

THÉRÈSE.

Calme-toi. Ta colère vulgaire te rend moins belle. La peur contracte les traits. (*Janine jette un regard vers la glace.*) Ne te regarde pas dans la glace...

JANINE, *insolente.*

Pourquoi ? Je ne la redoute pas, moi !

THÈRÈSE, *sourdement.*

C'est vrai. Il vaut mieux te regarder que t'entendre. Pourtant, si tu espères de moi quelque chose, ne te regarde pas trop.

JANINE, *radoucie.*

Espérer ? Tu voudrais...

THÉRÈSE.

Ecoute. Ce n'est pas une idée de savant, de médecin, as-tu dit... Non... *(Avec un effort.)* Eh ! bien, si c'était moi ? Oui, si c'était moi ! Ta beauté, c'est vrai, m'a fait souffrir, cruellement souffrir...

JANINE.

Tu vois bien !

THÉRÈSE.

Oui. Je ne suis pas belle, moi. Oh ! je le sais. Et parce que tu l'es, parce que ton corps dit une noblesse, ton visage une lumière qui ne sont pas en toi, tu m'a pris ce que j'avais conquis avant toi et ce que je méritais de garder.

JANINE.

Je n'ai pas pris.

THÉRÈSE.

Rien ne m'a défendu : ni mon amour fervent, ni tout ce qui me faisait digne de cet amour, et que tu ne peux offrir, rien n'a compté, parce que cela ne s'exprime pas en des traits purs, en de la

chair rayonnante. Le mensonge de ta beauté m'a vaincue. Ce mensonge-là est toujours vainqueur. Eh ! bien, si j'avais résolu de le tuer, moi qui avais aidé Henri à le faire vivre... Si j'avais résolu cela pour ne plus être vaincue, pour ne plus être meurtrie, pour ne plus être torturée...

JANINE.

Comme tu la hais, la beauté !

THÉRÈSE.

Ta beauté, oui. N'ai-je pas le droit de la haïr ? Je la hais comme on hait une injustice, comme on hait une force malfaisante ; enfin comme une femme peut haïr ce qui lui prend son amour, voilà, tout simplement, comme une femme, comme une femme avec l'instinct qui fait souffrir les laides comme les autres, et qui met en elles, quelquefois, plus de passion profonde, ardente...

JANINE.

Vraiment ! Alors, nous nous valons. Il n'y a qu'une différence. Regarde-la dans la glace.

THÉRÈSE.

Tu crois ?... Ecoute. Oui, c'est moi...

JANINE.

Je savais bien qu'Henri était incapable... Et maintenant, je ne t'implore plus. Je n'ai plus peur. Tu peux me haïr. Je suis la plus forte. On m'aime, moi ! Et je le reprendrai sans effort, ton

amour. Ma pauvre fille! Il faut être autrement faite pour lutter avec moi.

THÉRÈSE.

Prends garde. Henri ne fera pas ce que je lui interdirai, ce que je lui ai interdit de faire. Tu avais bien deviné. Je l'ai menacé de m'en aller avec mes enfants et j'ai exigé qu'il renonçât à entretenir l'odieuse splendeur de ta vie.

JANINE.

Tu es montrueuse!

THÉRÈSE.

Il ne voulait pas, parce que, tu l'as dit, il est un médecin, un savant conscient de son devoir...

JANINE.

Et toi, laide et jalouse...

THÉRÈSE.

Moi, je ne suis qu'une femme. Ce devoir m'est étranger et tu m'as suppliciée. J'ai exigé. Il a cédé. Et tu n'obtiendras rien de lui.

JANINE.

Nous verrons bien.

THÉRÈSE

Je te répète : prends garde. Ne me brave pas. Seulement, j'ai réfléchi. Tu as raison : une telle vengeance ne lui est pas permise, à lui. Elle

l'abaisserait. Et je l'aime — oh ! d'une façon que tu ne peux comprendre...

JANINE.

Alors ?

THÉRÈSE.

Alors, je lui dirai que je consens à ce qu'il te fasse vivre.

JANINE.

Ah ! je te...

THÉRÈSE.

Je crois que tu allais me remercier... Mais ce n'est pas pour toi. *(Avec un emportement croissant.)* Ce n'est pas pour toi ! Comprends donc ! Tout ce qui resplendit en toi, je voudrais le tuer ! Le tuer, pas seulement pour me défendre, mais par mépris, par dégoût, et pour que ne subsiste pas le mensonge, l'empoisonnant mensonge, celui qui ennoblit injustement ou calomnie, par les visages. Encore une fois, je te hais, je te hais davantage aujourd'hui pour ce que tu me fais dire en ce moment, pour ce que je dois te dire... Sois contente, tu vivras, tu seras encore belle, pour que vive une autre beauté que tu ne connais pas ! Sois contente : tes yeux bleus continueront à dire la pureté que ne disent pas les miens...

(Elle a élevé la voix. Brusquement la porte du cabinet s'ouvre et Heurteaux paraît, suivi de Valin.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, HEURTEAUX, VALIN.

—

HEURTEAUX, *apercevant Janine.*

Vous !

THÉRÈSE, *se précipitant vers Heurteaux.*

Ne dis rien ! Ne dis rien, c'est inutile ! Je lui ai avoué que c'est moi, moi qui n'ai plus voulu ! C'est moi. C'est moi !

HEURTEAUX.

Mais, je ne veux pas, Thérèse, je ne...

THÉRÈSE.

Tais-toi, je t'en supplie !

HEURTEAUX.

Je ne peux pas permettre...

THÉRÈSE.

J'exige. J'ai le droit d'exiger. *(Heurteaux se tait. A Valin.)* Valin, emmenez-la, je vous prie, emmenez-la, en bas, au jardin, où vous voudrez... Tout à l'heure, je vous appellerai. *(A Janine.)* Toi aussi, on t'appellera. Je t'ai promis.

(Valin entraîne Janine.)

SCÈNE V

THÉRÈSE, HEURTEAUX.

—

THÉRÈSE, *s'effondrant.*

Oh ! Henri, Henri, qu'as-tu fait ?

HEURTEAUX.

C'est fini, Thérèse. Je te jure que cet abominable vertige...

THÉRÈSE.

Ce n'est pas cela. Ce n'est pas de ta trahison que je parle. Pourtant elle m'a torturée.

HEURTEAUX.

Elle t'a torturée... Tu savais donc ?

THÉRÈSE, *avec un signe affirmatif.*

Elle m'a torturée au point que je ne croyais pas pouvoir être par rien atteinte davantage.

HEURTEAUX.

Depuis quand donc ?...

THÉRÈSE.

Qu'importe ! J'ai connu la force consumante de la jalousie, la détresse dont rien n'est maître, que la raison, l'orgueil veulent nier et qui nous asservit ; j'ai vu que l'amour n'est pas que de

l'admiration; j'ai été jalouse, jalouse à en crier, de ce que tu donnais à une autre et qui n'est pourtant pas ce que j'aimais le plus en toi.

HEURTEAUX.

Thérèse, j'ai honte.

THÉRÈSE.

Mais aujourd'hui! Aujourd'hui je viens d'apprendre que ce que j'aimais le plus est anéanti.

HEURTEAUX.

Que veux-tu dire?

THÉRÈSE.

Ce que tu as fait! Ce que tu as fait! Cette vengeance basse, ce reniement de toi-même, de ta grandeur. Fallait-il que tu l'aimes! Fallait-il que tu fusses devenu bien à elle, pour en arriver là, pour faire de ta puissance bienfaisante, ça, ça, l'instrument de ta colère, de ta dégradante colère d'amant trahi! La première révélation, c'était de la souffrance, mais je pouvais encore aimer tout ce que de toi elle n'avait pas eu, elle n'aurait jamais. Mais celle-ci, c'est de la honte. Il n'y a plus rien de ce qui était la fierté de mon amour! (*Elle pleure*)

(*Un silence.*)

HEURTEAUX.

Thérèse... Je voudrais t'expliquer. Je n'essaierai pas de diminuer...

THÉRÈSE.

Oh! ne dis rien. Je t'en prie, ne dis rien. Je ne veux pas entendre les paroles banales que disent les autres, les pauvres mots amoindrissants. Je ne veux pas te voir humble. J'ai dû dire moi-même des choses affreuses et dont je rougis; et je découvre avec douleur qu'elles étaient au fond de moi-même et me sont montées aux lèvres spontanément, comme si je les avais pensées, comme si j'avais été capable de la bassesse dont je m'accusais.

HEURTEAUX.

Tu t'es accusée? Pourquoi?

THÉRÈSE.

Parce que tu étais coupable. Et je ne voulais pas. Toi, tu ne peux pas. De toi il est intolérable qu'on puisse dire que tu as oublié ton devoir, avili ta force, en la refusant par représailles, comme si elle t'appartenait. J'ai dit que c'était moi. Et j'ai promis de réparer. Ainsi, je serai seule à savoir. Mais, hélas! je sais, je sais, et tu n'es plus grand.

HEURTEAUX.

Tu as eu ce courage, Thérèse? Tu t'es immolée pour moi, quand même, malgré tout. Tu as raison, je ne dois pas dire les mots qu'on dit à d'autres. Je ne les prononcerai pas. Il n'en est pas, d'ailleurs, qui puissent m'excuser.

THÉRÈSE.

Qu'as-tu fait de nous! C'était si haut!

HEURTEAUX.

Pourtant, je veux, je dois te dire quelque chose. Oui, j'ai, un moment, oublié mon rôle... Un moment, l'instinct sauvage, la colère, le dégoût me l'ont fait oublier. J'ai voulu me venger. Oui... J'ai de ces heures vilaines. Mais je n'ai pas poursuivi froidement le crime que ma passion avait résolu. J'ai voulu la rappeler. Depuis six jours, vingt fois, je l'ai voulu. Seulement... j'ai eu peur.

THÉRÈSE, *levant les yeux.*

Peur?

HEURTEAUX.

J'ai eu peur. Comment t'expliquer, comment t'avouer? Tu constatais tout à l'heure que la raison, la dignité ne nous conduisent pas seuls; l'instinct toujours les menace. J'ai eu peur de l'instinct, du bas instinct auquel j'avais cédé déjà. J'ai eu peur de la revoir, j'ai voulu redevenir mon maître...

THÉRÈSE, *se dressant, les mains tendues.*

Henri! Henri! Non! Non! Ce n'est pas vrai... Encore, encore! Oh! oh!... (*Elle retombe sur le siège.*)

HEURTEAUX.

Maintenant, je t'en réponds, l'instinct est vaincu. Je viens de voir trop de lumière, trop de force et trop de beauté pure.

THÉRÈSE.

Il est vaincu, tu crois?... Je vais donc appeler.

HEURTEAUX.

Appeler?

THÉRÈSE.

J'ai promis. Tu as peur encore?

HEURTEAUX.

Non.

THÉRÈSE.

Tu aurais peur encore, qu'il faudrait tout de même. (*Avec des larmes.*) J'ai... j'ai peur à mon tour. (*Avec fermeté.*) Mais il faut. Je veux que tu la soignes, comme auparavant, et jusqu'au bout. Je veux qu'elle vive et qu'elle soit belle, puisque c'est ainsi qu'elle est vivante. Et je veux que tu lui laisses croire que l'idée, l'affreuse idée n'était pas de toi...

HEURTEAUX.

Cela, non. C'est impossible. C'est trop injuste.

THÉRÈSE.

Je veux. Qu'importe, puisque je sais tout de même. Je vais appeler Valin.

HEURTEAUX.

Soit. Je ne puis que t'obéir.

THÉRÈSE, *avec hésitation.*

D'ailleurs... n'est-ce-pas?... tu m'avais dit, il y a quelques jours, que le traitement ne serait plus long, qu'elle est presque guérie; tu es à peu près sûr...

HEURTEAUX.

Je suis sûr. Je crois même que je pouvais, presque sans danger, cesser...

THÉRÈSE.

Non. Tu ne peux pas, surtout maintenant. Mais bientôt, sans doute, bientôt. Oh! quand ce sera posssible! Nous allons appeler...

HEURTEAUX.

Mais, faut-il que tout de suite?...

THÉRÈSE.

Il ne faut pas qu'elle parte avec un doute. Tu as tout ce qui t'est nécessaire... *(Elle cherche sur le secrétaire.)* Voici les dernières analyses... *(Elle les parcourt.)* Oui, bientôt. L'évolution est ce que tu prévoyais, exactement.

HEURTEAUX, *prend les papiers.*

Traces décroissantes, au dernier examen à peine perceptibles.

THÉRÈSE.

Et une proportion déjà forte de globules blancs.

HEURTEAUX.

J'avais prévu.

THÉRÈSE, *avec chaleur.*

Oui, tout se vérifie. C'est la plus belle démonstration, le cas probant. Il suffit d'ailleurs de la regarder. Tout à l'heure, malgré son affolement...

Quelle vie intense! Ah! comme j'eusse été fière si je n'avais pas eu honte... *(Elle sonne.)*

HEURTEAUX.

Tu appelles?

THÉRÈSE.

J'appelle.

(La servante entre.)

THÉRÈSE.

Vous ferez monter Mme Delières dans le cabinet de Monsieur. Et vous prierez M. Valin de venir ici.

(La servante sort.)

HEURTEAUX.

Thérèse, te rends-tu compte de ce qui vient de se passer? *(Elle ne répond pas.)* Pendant quelques instants tu avais oublié qu'il s'agissait d'elle. Et j'avais presque oublié moi-même.., Il n'y avait plus le mari que je suis; il n'y avait plus d'autre passion que celle, étrangère à nous-mêmes, et qui nous lie, et qui nous porte, quelquefois, plus haut; elle t'a élevée, toi, jusqu'au sacrifice absolu.

THÉRÈSE.

Je t'ai demandé de ne rien dire.

HEURTEAUX.

Tu ne veux pas que je sois humble. Je ne le serai pas, malgré tout ce qui m'écrase devant toi, devant toi surhumaine...

THÉRÈSE.

Hélas!

HEURTEAUX.

Devant toi, surhumaine... N'est-ce pas? un instant tu avais oublié mon indignité et ta douleur, en nous revoyant à deux, penchés sur le prodige pour nous seuls dévoilé, sur l'invisible que nous voyons. Il y a pour nous autre chose que ce qui peut défaillir.

THÉRÈSE, *pensive*.

Autre chose...

HEURTEAUX.

Que j'aime en toi seule...

THÉRÈSE.

Tais-toi.

HEURTEAUX.

Tu t'es déchirée pour que cela subsiste. Et c'est au-dessus des plus radieuses réalités...

—

SCÈNE VI

THÉRÈSE, VALIN.

—

VALIN, *entrant*.

Elle va monter. Jeanne la conduit.

THÉRÈSE,

Merci, Valin *(à Heurteaux)*. Va...

(Heurteaux, lentement, se dirige vers son cabinet et y pénètre.)

THÉRÈSE.

Valin, pourquoi Henri voulait-il vous parler?

VALIN.

Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de Janine et de sa santé. Je n'en avais pas. Il était, comme vous l'aviez dit, troublé, nerveux, inquiet. Je ne comprenais pas, ou, du moins, je comprenais mal. J'ai compris maintenant. Janine m'a raconté.

THÉRÈSE.

Ah! Elle vous a raconté...

VALIN.

Ce que vous lui avez fait croire, oui.

THÉRÈSE.

Mais...

VALIN.

Je n'ai pas cru, moi. J'ai reconnu, tout de suite, la colère d'Henri, un de ses accès de violence aveugle; j'ai reconnu aussi, à votre subterfuge héroïque, votre inégalable beauté.

THÉRÈSE.

Ne parlez pas de moi, Valin. Moi, moi aussi, je me suis découvert un instinct qui m'effraie. Tout à l'heure, au cours de cette scène avec Janine, j'ai dis des choses, des choses atroces, sauvages. Je les disais pour la tromper, pour lui faire croire que ce n'était pas lui... Et ces choses, pourtant, je

les disais avec une conviction dont je demeure effarée. Je les pensais sans le savoir. Je les portais au plus obscur de moi. Maintenant encore, quelque chose subsiste en moi de la haine exprimée, du désir de détruire...

VALIN.

Mais vous ne détruisez pas.

THÉRÈSE, *écoutant.*

La voilà... Elle entre... Ah! oui, elle mériterait d'être détruite, cette beauté-là...

VALIN.

C'est elle qui fait évidente la vôtre et celle d'Henri.

THÉRÈSE.

Si la beauté fait du mal...

VALIN.

Il lui arrive d'en faire. Mais c'est en elle tout de même que l'homme contemple sa propre grandeur. Elle est malfaisante jusqu'à ce qu'on l'ait vaincue, asservie. C'est ce que vous avez fait. C'est ce que j'ai fait aussi.

THÉRÈSE.

Vous?

VALIN.

Janine, vous le savez, a cessé de venir chez moi. L'œuvre, commencée d'après elle, était inachevée. C'était la forme vide, sans émoi. J'ai tenté — tenez, ces jours-ci — j'ai voulu, quand même, dégager,

compléter l'image. Et il est arrivé ceci : elle est maintenant plus belle, beaucoup plus belle.

THÉRÈSE.

Encore...

VALIN.

Ce n'est plus Janine : c'est seulement son enveloppe, avec une autre âme, une âme si pure qu'il me semble reconnaître la vôtre.

THÉRÈSE.

Oh ! Valin. Elle... et moi !...

VALIN.

Une âme si pure que j'oserai, sans craindre une profanation, dresser cette figure sur une œuvre sacrée.

THÉRÈSE.

Vous allez associer Janine à...

VALIN.

Ce n'est plus Janine. C'est une autre, une autre que, depuis quelques jours, je contemple avec vénération. Hélas ! il faut de belles formes pour que les hommes s'arrêtent devant les belles idées. L'impureté sert la pensée la plus pure... Je vous demande pardon, Thérèse...

THÉRÈSE.

Mon bon Valin...

VALIN.

J'oserai donc, j'oserai pour exalter la mémoire d'un homme admirable, dont la vie fut un grand

exemple de foi et d'abnégation, dresser devant cette ombre auguste l'image de Janine.

THÉRÈSE.

Oh !

VALIN.

C'est elle, mais elle purifiée par mon rêve, ennoblie par votre pensée qui le hante, c'est Janine avec votre conscience, avec votre regard magnanime, c'est elle qui, sur la stèle, déposera des fleurs. Les fleurs aussi, les fleurs indifférentes, parfois empoisonnées, servent à la célébration de tous nos cultes, parce qu'elles sont belles. Hélas ! il faut la beauté...

THÉRÈSE.

Janine !...

VALIN.

Non. La beauté. Le visage que nous prêtons à une âme ; l'âme que nous donnons à des formes...

(*Un silence. Thérèse regarde la porte fermée. Elle se lève.*)

THÉRÈSE.

Elle demeure longtemps !

VALIN.

Mais non. Il y a peine deux ou trois minutes.

THÉRÈSE.

J'ai peur, Valin, jai peur...

VALIN.

Voyons...

THÉRÈSE, *dans un sanglot.*

Elle est si belle, elle est si belle!

RIDEAU

Imprimerie Veuve Monnom (S. A.)
32, rue de l'Industrie
Bruxelles